



www.visapourlimage.com

#visapourlimage2021

Pass sanitaire obligatoire
(certificat de vaccination complète ou test PCR ou antigénique négatif de moins de 72h).

Port du masque obligatoire.

COVID certificate required
(valid vaccination certificate or negative PCR or antigen test done within 72 hours).

Face masks mandatory.

25 expositions

entrée libre
du samedi 28 août
au dimanche 12 septembre
expositions ouvertes
de 10h à 20h
tous les jours

**week-ends
d'exposition supplémentaires**
le 18 et 19 septembre
et le 25 et 26 septembre

25 Exhibitions

Free Admission
Saturday, August 28
to Sunday, September 12
Every day,
from 10am to 8pm

Extra Weekends
September 18 & 19,
September 25 & 26



Migrants climatiques au Bangladesh

*Climate
Migrants
in Bangladesh*

Abir
Abdullah

Abir Abdullah

Migrants climatiques au Bangladesh

La nature n'a jamais facilité la vie au Bangladesh, pays situé dans le delta du Gange, à la confluence du Gange, du Brahmapoutre et de la Meghna. La plus grande partie de son territoire est située à moins de dix mètres au-dessus du niveau de la mer et se retrouve sous l'eau tous les ans, frappée par des cyclones et des tornades, tandis que la sécheresse peut sévir à l'intérieur des terres.

Avec près de 150 millions d'habitants, c'est aussi l'un des pays les plus densément peuplés au monde. Et alors que les alertes sur le changement climatique se multiplient, le Bangladesh devrait connaître un nombre croissant de migrants climatiques.

Dans les basses terres, il n'est pas rare d'avoir de l'eau jusqu'aux genoux pendant la saison des crues. Certaines cultures comme les rizières dépendent de ces inondations, mais la mousson est de plus en plus extrême et imprévisible, provoquant la destruction des récoltes et la perte du bétail. Les maisons en bambou, en paille et en tôle ondulée, conçues pour être déplacées lorsque vient la crue, sont emportées par les flots. Face à la montée des eaux, les habitants doivent les démonter et les transporter des dizaines de fois, et lorsqu'ils reviennent après la décrue, ils découvrent souvent que leurs terres ont disparu. De plus en plus de personnes vivent ainsi sur un territoire qui rétrécit, ce qui exacerbe les conflits.

Les températures estivales sont en hausse au Bangladesh, et le niveau de la mer semble augmenter. Dans certaines régions côtières, les rizières sont devenues trop salées et beaucoup d'agriculteurs ont dû abandonner leurs cultures pour se tourner vers l'élevage de crevettes. Les phénomènes météorologiques sont de plus en plus extrêmes et irréguliers. Dans les estuaires, la mécanique du flux et du reflux s'interrompt parfois, et le niveau de l'eau ne redescend pas une fois la marée haute atteinte. Certaines années sans hiver endommagent gravement les récoltes de pommes de terre. La mousson a changé de direction : elle se déplace désormais vers l'ouest et non plus vers le nord, et parfois même elle ne se produit pas, entraînant de graves sécheresses. Le changement climatique est pointé du doigt et les conséquences au Bangladesh pourraient être tragiques. Ce pays où beaucoup n'ont jamais conduit de voiture, utilisé de climatisation ni contribué un tant soit peu à la hausse des émissions de carbone pourrait bien se retrouver en première ligne de la lutte contre le changement climatique.

Abir Abdullah

LIEU

COUVENT DES MINIMES



Abir Abdullah

Migrants climatiques au Bangladesh

Nature has never made it easy to live in Bangladesh, situated in the Ganges Delta formed by the confluence of the Ganges, Brahmaputra and Meghna rivers. Most of the country is less than ten meters above sea level; it is swamped by annual floods, and battered by cyclones and tornadoes, while the interior can be subject to drought. With nearly 150 million inhabitants, it is one of the most densely populated countries in the world, and as more warnings on climate change appear, Bangladesh is set to be an increasing source of climate migrants.

In low-lying areas, it is not unusual to be knee-deep in water in the flood season, but while some crops such as rice depend on rising waters, flooding has now become more extreme and unpredictable. Crops have been destroyed and livestock lost; houses made from bamboo, straw and corrugated iron, i.e. designed to be portable when floodwaters come, have been washed away. People have been forced to tear down their homes and move dozens of times as waters rise ever higher; and when they return after the waters recede they often find that their land has simply disappeared, which means more and more people crowding onto less and less land, and more and more disputes.

Summer temperatures are climbing in Bangladesh, and sea levels appear to be rising. In some coastal areas, rice paddies have become too salty, so crops have been abandoned and rice growers have turned to shrimp farming. Weather phenomena are more extreme and more erratic: sometimes estuaries have stopped ebbing and flowing, leaving the water at the high-tide level, and years with no winter cause serious consequences for the potato crop. The direction of the monsoon has changed, now moving west instead of north across the country, and when it fails there can be severe drought.

Global warming and climate change are being held responsible, and developments in Bangladesh could be dramatic.

The country where many people have never driven a car, run an air-conditioner or done much at all to increase carbon emissions, could well end up on the front line in the battle against climate change.

Abir Abdullah





Abir Abdullah

www.abirabdullah.com

FB - **abir.abdullah.311**

I - **abir_abdullah_photo**

Bio

Abir Abdullah works as an independent photographer and a tutor. He is the Photo Editor of Prothom Alo, the daily newspaper with the largest circulation in Bangladesh. Abir Abdullah was born in Bagerhat, Southern Bangladesh, in 1971, and holds a Masters degree in Marketing from Dhaka University. He worked as a staff photographer at Drik PLC (1996 to 2005), as principal of Pathshala South Asian Media Institute (2018-2020), and was a member of the World Press Photo jury in 2011. His awards include the Mother Jones Award 2001 for his work on Freedom Fighters (the veterans of the 1971 Bangladesh Liberation War) and the NPPA Best of Photojournalism award with first prize in the National Disaster category in 2008. In 2013 he won the Alexia Foundation Professional grant and the Leica prize for reportage of the Vevey International Photography Awards (Switzerland).

Abir Abdullah's work has been published in the international press, including *The New York Times*, *The New Yorker*, *Time Magazine*, *The Guardian*, *The Telegraph*, *Stern*, *Der Spiegel*, and *New Internationalist*. He was featured as one of the 100 international photographers in BLINK, published by Phaidon, and in *World Press Photo: New Stories*.

Exhibitions

- *Reflections: Water and Life in Bangladesh*, The Association of Photographers Gallery, London, UK, 1999
- *The Pleasure of Life*, Oude Kerk, Amsterdam, Netherlands, 2001
- 2001 Mother Jones award recipients exhibition, Ansel Adams Center, San Francisco, USA
- *Where Three Dreams Cross: 150 Years of Photography from India, Pakistan and Bangladesh*, Whitechapel Gallery, UK, 2010
- *Shattered Faces* photo essay, Freedom to Create exhibition, Cairo Opera House, 2010; Art Gallery of Bosnia and Herzegovina; Galerie Mirchandani + Steinruecke, Mumbai, India, 2011.
- *Climate Refugees* series, Freedom to Create exhibition, Ana Tzarev Gallery, New York, USA, 2011
- *Wide Angle View*, Orange County Center for Contemporary Art, Santa Ana, California, USA.
- *Metropolis city life in the urban age 2011* - Noorderlicht International Photo Festival, Groningen, Netherlands.
- Visa Pour L'Image-Perpignan, France, 2013.

Photos



Une femme tente d'aller mettre au sec quelques affaires récupérées dans sa maison inondée.
Sariakandi, district de Bogra, Bangladesh,
30 juillet 2007.
© Abir Abdullah

A woman carrying some basic essentials from her flooded home to a dry place.
Sariakandi, Bogra District, Bangladesh.
© Abir Abdullah



Les inondations ayant fait déborder la plupart des étangs, les villageois pêchent dans un canal.
Sariakandi, district de Bogra, Bangladesh,
17 août 2017.
© Abir Abdullah

Villagers fishing in a canal after most of the ponds were submerged in floodwaters.
Sariakandi, Bogra District, Bangladesh.
© Abir Abdullah



Prière de midi à l'intérieur d'une mosquée inondée.
District de Gaibandha, Bangladesh,
2 août 2007.
© Abir Abdullah

Noon prayer inside a flooded mosque.
Gaibandha District, Bangladesh.
© Abir Abdullah

Syrie : une décennie en guerre

*Syria:
a Decade
at War*



AFP

Syrie : une décennie en guerre

PHOTOGRAPHES

Mohamad Abazeed
Zakaria Abdelkafi
Yasin Akgul
Hamza Al-Ajweh
Sameer Al-Doumy
Baraa Al-Halabi
Ameer al-Halbi
Nazeer al-Khatib
Zein Al-Rifai
Zac Baillie
Louai Beshara
Fabio Bucciarelli
Philippe Desmazes
Abd Doumany
Abdulmonam Eassa
Joseph Eid
Edouard Elias
Ricardo Garcia Vilanova
Omar Haj Kadour
Youssef Karwashan
Bülent Kılıç
James Lawler Duggan
Marco Longari
Javier Manzano
Aris Messinis
Mauricio Morales
Fadel Senna
Delil Souleiman
Sam Tarling
Olivier Voisin
Aaref Watad
Achilleas Zavallis

LIEU

COUVENT DES MINIMES

Il y a dix ans, la Syrie entrevoyait la possibilité d'un changement sans précédent. L'effet domino qui avait entraîné la chute de plusieurs dictateurs au Moyen-Orient semblait inarrêtable. Et pourtant, le pays a sombré dans un impensable chaos et c'est bien en Syrie que le printemps arabe est venu mourir. S'en est suivie la « guerre du siècle », un conflit qui a poussé à l'exode la moitié de la population du pays – le plus important déplacement de population du genre depuis la Seconde Guerre mondiale. Les niveaux de violence qui ont fait près d'un demi-million de morts au cours de cette décennie ont choqué la terre entière, et s'il est une chose que les forces du régime et les djihadistes avaient en commun, c'était leur hostilité à toute forme de journalisme indépendant, rendant ce conflit extrêmement compliqué à couvrir.

Pendant toutes les phases de ce conflit – des débuts de la rébellion contre Bachar el-Assad à la montée en puissance de l'organisation État islamique, jusqu'à l'internationalisation du conflit et enfin la sanglante reconquête du régime –, la détermination de l'Agence France-Presse à témoigner au plus près des événements n'a jamais faibli. La bataille de Kobané, le siège d'Alep, la chute du « califat » : autant d'épisodes qui auront marqué l'histoire et que les photographes de l'AFP ont couverts du début à la fin.

Parmi les 32 photographes dont le travail est exposé ici figurent certaines « grandes pointures » de l'agence, ainsi que des indépendants de talent originaires d'une douzaine de pays et qui ont été inclus dans le dispositif à un moment donné du conflit.

Certaines des images les plus saisissantes sont celles prises par de jeunes Syriens qui n'avaient pour la plupart jamais touché au journalisme avant le déclenchement de la guerre, et se sont emparés d'un appareil photo comme on s'accroche à une bouée en criant à l'aide. Dans de nombreuses photos, on devine la sidération dans le regard de celui qui a cadré l'image. Des enfants blessés regardent le photographe droit dans l'objectif, sans doute parce que c'est un voisin, peut-être même un parent. Les monceaux de gravats visibles sur beaucoup de photos ne sont pas les ruines d'une habitation anonyme mais souvent les domiciles atomisés d'amis ou de membres de la famille du photographe.

Ce qui rend ces photos différentes ne s'explique pas seulement par le fait qu'elles sont le fruit d'une « solution locale » à un problème d'accès aux zones de combats. Ces photos sont le travail d'une nouvelle génération de jeunes Syriens qui sont devenus des photojournalistes dévoués à leur métier, qui en ont inspiré d'autres dans la région et qui ont eu un impact en racontant ce que les belligérants ne voulaient pas qu'on voie.

Certains des photographes syriens dont le travail est exposé ici continuent de contribuer à l'AFP en France et de documenter une autre facette de ce conflit : le deuil, le traumatisme, l'exil et, parfois, la renaissance et l'espoir qui ont succédé aux instantanés de guerre figés par les photos que vous allez voir.

Jean-Marc Mojon



Près de Ras al-Aïn, des familles fuient la zone d'affrontements entre les forces dirigées par la Turquie et des combattants kurdes des Forces démocratiques syriennes.

Tell Tamer, Hassaké, dans le nord-est de la Syrie, 15 octobre 2019.

© Delil Souleiman / AFP

Families fleeing the zone near Ras al-Aïn where Turkish-led forces were battling Kurdish fighters with the Syrian Democratic Forces.

Tell Tamr, al-Hasakah, northeastern Syria, October 15, 2019.

© Delil Souleiman / AFP

Un combattant de Jaysh al-Islam court pour éviter les tirs de snipers.

Village de Tal al-Siwan, dans le district de Douma tenu par les rebelles. Près de Damas, 5 septembre 2016.

© Sameer Al-Doumy / AFP

A fighter with Jaish al-Islam running to avoid sniper fire.

Village of Tal al-Siwan, in the rebel-held district of Douma, near Damascus, September 5, 2016.

© Sameer Al-Doumy / AFP



Syria: a Decade at War

PHOTOGRAPHERS

Mohamad Abazeed
Zakaria Abdelkafi
Yasin Akgul
Hamza Al-Ajweh
Sameer Al-Doumy
Baraa Al-Halabi
Ameer al-Halbi
Nazeer al-Khatib
Zein Al-Rifai
Zac Baillie
Louai Beshara
Fabio Bucciarelli
Philippe Desmazes
Abd Doumany
Abdulmonam Eassa
Joseph Eid
Edouard Elias
Ricardo Garcia Vilanova
Omar Haj Kadour
Youssef Karwashan
Bülent Kılıç
James Lawler Duggan
Marco Longari
Javier Manzano
Aris Messinis
Mauricio Morales
Fadel Senna
Delil Souleiman
Sam Tarling
Olivier Voisin
Aaref Watad
Achilleas Zavallis

Ten years ago, Syria appeared to be on the brink of momentous change. The domino effect that was toppling dictators in the region seemed unstoppable, yet Syria descended into chaos and became the place where the Arab Spring would die. What followed became the defining conflict of the early 21st century, forcing half the population of the country to flee, and triggering the largest war-related displacement since World War II.

The levels of violence that have left nearly half a million people dead over the decade have shocked the world. Pro-government forces and jihadists have both been hostile, often lethally so, to independent reporting of the conflict, making it incredibly difficult to cover the war.

Throughout the different stages, from the early anti-Assad rebellion, the emergence of jihadist groups such as ISIS, international involvement in the conflict, and the brutal retaking of control by the Assad régime, AFP remained present, providing extensive coverage. The battle of Kobane, the siege of Aleppo, and the fall of the so-called caliphate are major events in the war, and AFP photographers have chronicled each one from start to finish.

The 32 photographers in the group exhibition include seasoned war reporters and top freelancers from a dozen different countries. Some striking images were shot by Syrians, most of whom had never worked as journalists before the war, having only picked up a camera as a way of calling for help. Many pictures convey the shock felt by the person behind the viewfinder. Wounded children look straight at the camera as they may know who the photographer is, perhaps a neighbour or even a relative. The piles of rubble are not anonymous ruins, but could be the homes of friends or relatives of the photographer. And the pictures are not different just because they provide a local option solving the problem of frontline access. They are the work of a new generation of young Syrians who have become dedicated photojournalists, inspiring many others, and making an impact when reporting on stories which the warring parties would wish to conceal.

Several of the young Syrian photographers are now working for AFP in France, covering the war as experienced from another side: loss, trauma, exile, and sometimes recovery and hope emerging after being witness to scenes of war as shown here.

Jean-Marc Mojon



Pendant une tempête de sable, des enfants jouent dans l'ancien quartier rebelle de Karm al-Jabal. Alep, 10 mars 2017.
© Joseph Eid / AFP



Children playing during a sandstorm in a neighborhood once held by rebels.
Karm al-Jabal, Aleppo, March 10, 2017.
© Joseph Eid / AFP

Dans le quartier rebelle de Salihin après ce qui semble être une frappe aérienne.
Alep, 11 septembre 2016.
© Ameer al-Halbi / AFP

A rebel-held neighborhood after what was reported to be an air strike.
Salihin, Aleppo, September 11, 2016.
© Ameer al-Halbi / AFP



Arméniens,
un peuple
en danger

Armenians –
Endangered
People

Antoine
Agoudjian

Antoine Agoudjian

POUR *LE FIGARO MAGAZINE*

Lauréat du Visa d'or humanitaire
du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) 2021

Arméniens, un peuple en danger

La photographie a ouvert la boîte de pandore d'une mémoire enfouie en moi. Né en France, j'ai entrepris il y a trente ans dans la pénombre une quête vers la lumière en cherchant à mettre en images les récits légués par mes grands-parents rescapés d'un génocide, celui des Arméniens en 1915. Jusqu'en 2015, j'ai constitué une fresque en noir et blanc chargée de la mémoire d'un monde anéanti, cherchant la trace de vestiges engloutis dans des lieux empreints du vide laissé par l'effacement d'un peuple.

Il y a six ans, j'ai décidé d'ouvrir une nouvelle page dans mon travail en passant à la couleur et initier ainsi une symbiose entre mémoire et histoire. Tout en restant dans l'évocation, je souhaitais par cette rupture esthétique intégrer le réel dans ma démarche, afin que le présent se superpose au passé. Cynique dialectique de l'histoire où l'on retrouve, avec l'État islamique et sur le même théâtre, l'éveil des stigmates légués par l'Empire ottoman au crépuscule de son existence.

La Turquie est l'héritière d'un crime impuni sur lequel s'est bâtie sa république en 1923, assimilant dans cet héritage une haine et une violence consubstantielles à l'impunité dont elle a bénéficié. Par son déni, elle est dans la quête perpétuelle d'un ennemi intérieur qu'elle veut tenir pour responsable de tous ses maux. Hier les Arméniens, aujourd'hui les Kurdes.

Le 27 septembre 2020, l'Azerbaïdjan, qui revendiquait la souveraineté d'un territoire qui lui fut arbitrairement offert par Staline en 1921, attaquait la république d'Artsakh (Haut-Karabakh), majoritairement peuplée d'Arméniens, dans une vaste offensive militaire orchestrée par la Turquie. Dans un silence assourdissant et bénifiant d'une inertie suspecte de la Russie, une puissante coalition militaire équipée d'armes modernes, et épaulée par des djihadistes transférés de Syrie par la Turquie, maintiendra l'offensive pendant 44 jours sur cette petite république habitée par un peuple présent sur ces terres depuis l'Antiquité. Le discours historique de Jean Jaurès, « Il faut sauver les Arméniens », qu'il prononça à la Chambre des députés en 1896 et qui dénonçait les massacres hamidiens commis contre les Arméniens, est plus que jamais d'actualité. Soutenu par des intellectuels tels que Georges Clemenceau ou Anatole France, il interpellait déjà le gouvernement français sur les massacres perpétrés à l'encontre des Arméniens par le Sultan. L'offensive turco-azerbaïdjanaise sur l'Artsakh à l'automne 2020 constitue bel et bien le parachèvement du processus génocidaire initié il y a cent ans par le gouvernement des Jeunes-Turcs. Il conduit à la presque totale disparition des populations chrétiennes autochtones – arméniennes, grecques, syriaques et chaldéennes – de l'Empire ottoman.

Antoine Agoudjian

Le choix du jury du Visa d'or humanitaire ne reflète pas les positions du Comité international de la Croix-Rouge (CICR).

LIEU
ÉGLISE DES DOMINICAINS



Antoine Agoudjian

FOR *LE FIGARO MAGAZINE*

Winner of the Humanitarian Visa d'or Award -
International Committee of the Red Cross (ICRC) 2021

Armenians – Endangered People

Photography opened my Pandora's box of memories buried deep down inside. I was born in France, but thirty years ago, in the shadowy zone of a quest for enlightenment, I embarked on a venture to produce a visual rendition of the stories handed down by my grandparents who had escaped genocide, the 1915 genocide of the Armenian people. Working through to 2015, I drew up a panorama of black and white images filled with recollections of a world now obliterated, seeking out remnants from the past in sites conjuring up the void left when an entire people has been erased.

Six years ago I decided to turn over a new page in my work, moving into color, producing a symbiotic relationship between memory and history. Remaining on the level of evocation, I wanted the change in aesthetics to bring reality into my approach so that the present could be superimposed on the past. It may appear cynical when the dialectics of history can have the same stage for the Islamic State and the revival of the dishonor of the final stages of the Ottoman Empire. Turkey has the legacy of a crime unpunished that formed the foundation on which the republic was built in 1923, including inherited hatred and violence combined with impunity. Turkey's denial means the country has pursued a perpetual quest to find an enemy within, to find a culprit responsible for all the problems in the country. In the past the culprit was the Armenians, today it is the Kurds.

Since 1921 Azerbaijan has claimed sovereignty over the land known as Nagorno-Karabakh or the Republic of Artsakh; in 1921 the land was arbitrarily annexed and given to Azerbaijan by the Soviet Union under Stalin. On September 27, 2020, Azerbaijan attacked the Republic of Artsakh where the majority of the population is Armenian in a vast military offensive backed by Turkey. On the international scene, this met with a resounding silence and a suspicious lack of action from Russia. A powerful coalition with modern weapons and support from Jihadists brought in from Syria by Turkey maintained the offensive for 44 days, attacking the small republic where the population has been living since ancient times.

In France, in 1896, the socialist leader Jean Jaurès gave a famous speech in the lower house of Parliament speaking out against the Armenian massacres and calling for the Armenian people to be saved. With backing from prominent figures such as Georges Clemenceau and Anatole France, Jaurès addressed Members of Parliament, reporting the massacres of the Armenian people commanded by the Sultan. Today the speech is as relevant as ever. In the fall of 2020, the offensive by Azerbaijan and Turkey on Nagorno-Karabakh was clearly the final stage in the genocide process initiated one hundred years earlier by the Young Turk government, the genocide that led to the virtual elimination of the Christian communities, Armenian, Greek, Syriac and Chaldean, of the Ottoman Empire.

Antoine Agoudjian

The choice of the ICRC Visa d'or jury does not reflect the position of the International Committee of the Red Cross (ICRC).

VENUE
ÉGLISE DES DOMINICAINS





Antoine Agoudjian

www.agoudjian.com

FB - [antoine.agoudjian](#)

I - [antoineagoudjian](#)

T - [AAgoudjian](#)

Bio

Né en 1961, Antoine Agoudjian se consacre depuis plus de trente ans à la photographie. Ancien collaborateur de l'agence Rapho, des rencontres décisives, notamment avec Robert Doisneau et Robert Delpire, ont inscrit son travail dans le courant de la photographie humaniste.

Son œuvre en noir et blanc est dédiée à la mémoire de l'histoire du peuple arménien. Couvrant les lieux historiques des conflits, Antoine Agoudjian construit une œuvre singulière où l'histoire, sa trace et son écho brisent le silence imposé. Depuis 2015, l'introduction de la couleur avec la couverture des guerres en Irak, en Syrie et en Artsakh (Haut-Karabakh, sujet présenté à Visa pour l'Image cette année) témoigne d'une nouvelle étape dans son travail, passage de la mémoire du passé à l'histoire présente.

Photos



Distribution de nourriture et de vêtements organisée par les autorités de l'Artsakh et diverses ONG dont la Croix-Rouge.
Stepanakert, capitale de l'Artsakh.
© Antoine Agoudjian pour *Le Figaro Magazine*
Lauréat du Visa d'or humanitaire du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) 2021

Distribution of food and clothing organized by the local authorities in Nagorno-Karabakh and a number of NGOs including the Red Cross.
Stepanakert, capital of Nagorno-Karabakh.
© Antoine Agoudjian for *Le Figaro Magazine*
Winner of the Humanitarian Visa d'or Award - International Committee of the Red Cross (ICRC) 2021



Repli progressif des positions militaires arméniennes après la signature du cessez-le-feu. Une force d'interposition russe sera déployée durant cinq ans sur les zones sensibles afin de prévenir de nouveaux affrontements.
Région de Martouni, Artsakh.
© Antoine Agoudjian pour *Le Figaro Magazine*
Lauréat du Visa d'or humanitaire du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) 2021

With the ceasefire agreement signed, Armenian forces gradually withdrew from their positions. Under the agreement, Russian peacekeeping forces will be deployed for five years.
Martuni Province, Nagorno-Karabakh.
© Antoine Agoudjian for *Le Figaro Magazine*
Winner of the Humanitarian Visa d'or Award - International Committee of the Red Cross (ICRC) 2021



Sur la ligne de front au nord du territoire, le colonel Arthur Sarkissian (à gauche) s'entretient avec des soldats. Il sera tué deux jours plus tard lors d'un bombardement dans la région de Martouni, au sud.
Région de Martakert, Artsakh.
© Antoine Agoudjian pour *Le Figaro Magazine*
Lauréat du Visa d'or humanitaire du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) 2021

On the front line in the north, Colonel Arthur Sarkissian (left) talking with soldiers. Two days later he was killed in a bomb attack in Martuni Province to the south. Martakert Province, Nagorno-Karabakh.

© Antoine Agoudjian for *Le Figaro Magazine*
Winner of the Humanitarian Visa d'or Award - International Committee of the Red Cross (ICRC) 2021



La «révolution
du printemps»
en Birmanie

Anonyme

*Myanmar's
"Spring
Revolution"*
Anonymous

Photographe anonyme en Birmanie pour *The New York Times*

La « révolution du printemps » en Birmanie

Des manifestations et une répression meurtrière secouent le pays depuis que l'armée a pris le pouvoir lors d'un coup d'État le 1^{er} février, emprisonnant et évinçant la chef du gouvernement civil, Aung San Suu Kyi.

Après avoir dans un premier temps fait preuve de retenue face aux manifestations pacifiques, aux grèves et à la désobéissance civile, l'armée a fini par faire régner la terreur pour écraser le mouvement pro-démocratie, connu sous le nom de révolution du printemps. À l'heure où je rédige ce texte, plus de 800 personnes ont perdu la vie aux mains des militaires et de la police, beaucoup d'une balle dans la tête, des milliers ont été blessées, plus de 4000 manifestants ont été arrêtés et certains ont été enlevés.

En tant que photojournaliste birman indépendant, je risque ma vie pour couvrir la révolution du printemps en Birmanie et la répression brutale de l'armée. Des journalistes ont été poursuivis, plus de 70 ont été arrêtés et certains ont été contraints à l'exil. Sur le terrain, nous avons cessé de porter nos casques marqués « PRESSE » quand nous nous sommes rendu compte que les militaires ciblaient les photographes.

Depuis le 1^{er} février, je suis dans la rue tous les jours pour photographier les manifestations et les affrontements. J'ai rencontré de nombreuses difficultés, devant travailler au milieu des coups de feu (à balles réelles et en caoutchouc), des gaz lacrymogènes et des grenades assourdissantes, fuyant l'armée et la police en me réfugiant dans des appartements, aidé par des civils, et en changeant d'endroit le soir pour éviter les descentes et arrestations la nuit. L'après-midi du 31 mars, alors que je remontais dans ma voiture après avoir photographié un groupe de manifestants pacifiques dans le centre-ville de Rangoun, deux véhicules militaires ont tenté de nous arrêter ; l'un d'eux a embouti la voiture pour m'empêcher de partir, et les soldats ont pointé leurs fusils vers moi et les autres reporters qui m'accompagnaient. À ma grande surprise, j'ai réussi à accélérer et à m'éloigner avant que les soldats n'aient le temps d'ouvrir le feu.

Je suis toujours en Birmanie et je dois donc rester anonyme pour des raisons de sécurité évidentes.

LIEU

COUVENT DES MINIMES

Ph:09 269807344,09 269807



An Anonymous Photographer in Myanmar for *The New York Times*

Myanmar's “Spring Revolution”

Demonstrations and a deadly crackdown have shaken the nation since the military seized power in a coup on February 1, detaining and ousting the civilian leader, Aung San Suu Kyi. What was a restrained response by the military when initially confronted with peaceful street demonstrations, work stoppages and civil disobedience has escalated into a reign of terror to quash the pro-democracy movement known as the Spring Revolution. At the time of writing, more than 800 have died at the hands of military and police forces, many shot in the head; thousands have been injured, more than 4,000 protestors have been arrested, and some have been abducted.

Working as a freelance Burmese photojournalist, I have been documenting Myanmar's Spring Revolution and the brutal crackdown by the military, doing so at great personal risk. Journalists have been pursued, more than 70 have been arrested, and some have been forced into exile. On the ground, we stopped wearing helmets marked “PRESS” when we realized soldiers were targeting photographers.

Since February 1, I have been on the streets every day, photographing protests and clashes, and have encountered many challenges, working in the midst of gunfire (both live rounds and rubber bullets), teargas and stun grenades, and have had to flee military and police forces, hiding in random apartments with the help of civilians, and moving from place to place in the evening to avoid night-time searches and arrests.

On the afternoon of March 31, as I got back to my car after photographing a group of peaceful protestors in downtown Yangon, two military vehicles attempted to arrest us; one of them rammed the car to stop me leaving, and soldiers pointed their guns at myself and the other reporters in the car. To my surprise, I managed to accelerate and get away before the soldiers had time to shoot.

I am still in Myanmar continuing my reporting, and must therefore remain anonymous for obvious security reasons.



Bio

The photographer grew up in Yangon and has documented a range of social issues in Myanmar including the military-run jade industry and the Rohingya crisis.

The photographer has been a regular contributor to *The New York Times* covering Myanmar and other stories across Southeast Asia, and has had work published in *National Geographic Magazine*, *GEO*, *Stern*, *6MOIS*, *La Repubblica* and *The Wall Street Journal*.

Since the military coup in Myanmar on February 1 this year, the photographer has been covering the ongoing turmoil on assignment for *The New York Times*. The person remains anonymous to protect their identity and avoid persecution.

Lors de la répression des rassemblements contre le coup d'État, de jeunes manifestants se sont munis d'extincteurs face aux policiers et aux militaires qui font usage de gaz lacrymogènes, de grenades assourdissantes et de balles en caoutchouc. Rangoun, Birmanie, 7 mars 2021.

© Photographe anonyme en Birmanie pour *The New York Times*

Young protestors had fire-extinguishers while the police and military forces used tear-gas, sound grenades and rubber bullets in the crack down on anti-coup demonstrations.

Yangon, Myanmar, March 7, 2021.

© Anonymous Photographer in Myanmar for *The New York Times*



Des étudiants en médecine, des médecins et des ingénieurs ont rejoint les dizaines de milliers de manifestants opposés au coup d'État militaire.

Mandalay, Birmanie, 26 février 2021.
© Photographe anonyme en Birmanie pour *The New York Times*

Medical students, doctors and engineers joined the tens of thousands of demonstrators protesting against the military coup.
Mandalay, Myanmar, February 26, 2021.
© Anonymous Photographer in Myanmar for *The New York Times*



Des milliers de partisans de la Ligue nationale pour la démocratie manifestent. Certains exhortent les policiers à rejoindre leur mouvement.

Rangoun, Birmanie, 6 février 2021.
© Photographe anonyme en Birmanie pour *The New York Times*

Protestors urging police to join the people as thousands gathered to demonstrate in support of the National League for Democracy.
Yangon, Myanmar, February 6, 2021.
© Anonymous Photographer in Myanmar for *The New York Times*

Valérie
Baeriswyl



**Bonne vie
à deux :
Haïti pour le meilleur
ou pour le pire**

***A Good Life
Together
Haiti for better
or for worse***

Valérie Baeriswyl

REUTERS

Bonne vie à deux : Haïti pour le meilleur ou pour le pire

Dans les médias, Haïti apparaît généralement sur fond de catastrophes naturelles, de misère et de violence, alors que l'angle du mariage adopté par Valérie Baeriswyl met en avant un désir d'amour et de célébrations qui brille dans l'obscurité.

Au début de sa carrière, Valérie Baeriswyl faisait des photos de mariage en Suisse, son pays natal. Lorsqu'elle s'installe en Haïti en 2015, elle est naturellement attirée par les mariages qui y sont célébrés, mais choisit de les présenter comme une fenêtre sur la société haïtienne et l'âme humaine.

« *Lorsque deux personnes décident de s'engager pour la vie dans un pays souvent considéré comme l'enfer sur terre, on ne peut qu'être émerveillé devant ce témoignage de foi et d'espoir* », déclare la photographe qui, au fil des ans, s'est parfaitement intégrée à la société haïtienne et parle couramment le créole haïtien. Pendant cinq ans, elle parcourt ce pays pauvre des Caraïbes en bateau, à moto, en camion et même à dos d'âne. Elle photographie toutes sortes de mariages, des petites cérémonies modestes dans un bidonville ou à la campagne, des célébrations de classe moyenne dans une salle des fêtes locale, jusqu'aux grandes soirées fastueuses dans les belles villas de la capitale. Elle découvre que les mariages offrent un formidable aperçu des traditions du pays, de l'américanisation de la culture haïtienne, de l'immense fracture sociale et de la résilience des habitants.

Pour se marier, les couples doivent surmonter de nombreux obstacles, de la pauvreté aux coupures de courant, en passant par les troubles civils et les

ouragans. Dans un pays où plus de la moitié de la population vit en dessous du seuil de pauvreté (avec moins de 2,41 dollars par jour), seuls les plus riches peuvent s'offrir une cérémonie de mariage grandiose, une réception somptueuse et une lune de miel. La plupart doivent faire preuve d'ingéniosité pour trouver des solutions. Certains organisent des mariages collectifs afin de partager les frais de la cérémonie religieuse. Pour la réception, il n'est servi parfois que des bananes plantains frites, du riz et de la viande, mais cuisinés par la communauté dans un esprit général de solidarité. Le gâteau n'étant pas toujours assez grand pour que chacun ait une part, il est présenté à tous avant d'être rapporté à la maison pour être dégusté par les jeunes mariés et leurs proches. Certains couples louent un véhicule pour la journée, un pick-up ou des motos-taxis pour eux-mêmes et leurs invités, tandis que d'autres partent à l'église à pied, traversant les collines, en nage dans leurs habits de noces sous une chaleur étouffante. Quand des proches vivent à l'étranger, ils peuvent jouer le rôle de « parrains » ou témoins et apporter une aide financière, notamment pour acheter la robe de la mariée bien que la plupart se contentent de louer leur robe. Valérie Baeriswyl est émerveillée de constater que malgré un budget parfois limité, les cérémonies nuptiales haïtiennes ne manquent jamais de panache. À l'église, le cortège peut inclure des amis jouant le rôle du roi et de la reine, tandis que les demoiselles et garçons d'honneur sont souvent habillés dans un style si similaire à celui des mariés qu'il est alors difficile de savoir qui se marie.

« *Ce que je sais d'Haïti, je ne l'ai pas appris dans les débats politiques ou les cliniques pour les victimes du choléra, mais dans un cadre magique plein de paillettes et de symboles lorsque deux personnes choisissent de se dire oui, pour le meilleur ou pour le pire.* »

JULEDALL
N 2



Valérie Baeriswyl

REUTERS

A Good Life Together: Haiti for better or for worse

News coverage of Haiti is dominated by natural disasters, poverty and violence, but Valérie Baeriswyl's focus on weddings shows a desire for love and celebration shining through the darkness. For much of her early career, Valérie Baeriswyl worked as a wedding photographer in her home country of Switzerland, so when she moved to Haiti in 2015, she was naturally drawn to weddings there, but has documented them as a window into both Haitian society and the human soul.

"When two human beings decide to commit for life in a country that is often seen as an extension of hell, you just sit and wonder at that show of faith and hope," said the photographer who, over the years, has become part of Haitian society and is now fluent in Haitian creole. For five years, crossing the impoverished Caribbean country of Haiti, traveling by boat, motorbike, truck and even donkey, she covered many different weddings, ranging from modest ceremonies in slums and rural areas, middle-class celebrations in local halls, up to opulent events in grand mansions in the capital. She found that the weddings offered extraordinary insights into the country's traditions, the Americanization of Haitian culture, the extreme social divide, and Haitian resilience.

Couples have to overcome many obstacles to their weddings, from poverty and power cuts to civil unrest and hurricanes. In a country where more than half the population lives below the

poverty line (with less than \$2.41 a day), only the wealthiest can afford a grand wedding ceremony, a lavish reception and a honeymoon. Most devise ingenious solutions. Some marry in group ceremonies to save on church fees, and the reception meal can be simply fried plantain, rice and meat, with the community doing the cooking in a general spirit of solidarity. The cake may not be big enough for all the guests to have a slice, so it is presented as a display then taken home for the newlyweds and close friends and relatives. Some couples hire vehicles for the day, a pickup truck or motorcycle taxis for themselves and their guests, while others walk to church, up and down the hills in their wedding clothes, sweltering in the tropical heat. A couple with relatives living abroad may have them acting as "godparents" or witnesses, and will receive a financial contribution, including the purchase of the bridal gown, but most brides simply rent their gowns.

Valérie Baeriswyl was impressed to see that no matter how limited the finances, flamboyance was one element that was never missing from Haitian wedding ceremonies. A bridal procession at the church might include friends playing the roles of king and queen, while bridesmaids and groomsmen often dress in a style so similar to the bride and groom that it can be difficult to determine who is getting married.

"I didn't learn what I know about Haiti through political debates or health centers for cholera victims, but through magical surroundings with glitter and symbols when two people choose to say 'I do,' for better or for worse."

VENUE
COUVENT DES MINIMES



Photo de mariage traditionnelle. En posant devant une voiture, les mariés font savoir qu'ils ont les moyens de s'en offrir une.
Mariani, Haïti, 15 avril 2017.
© Valérie Baeriswyl / Reuters

A traditional wedding photograph. By posing with the vehicle, the newlyweds show that they can afford their own car.
Mariani, Haiti, April 15, 2017.
© Valérie Baeriswyl / Reuters



Valérie Baeriswyl

www.valeriebaeriswyl.com

FB - **Valerie Baeriswyl**

I - **valerie_ayiti**

T - **swisskrakote**

Bio

Valérie Baeriswyl is a portraitist at heart. She discovered photography at a very young age, developing photos with her father in the basement of the family home, and inviting friends over for photo shoots. She initially trained to be a librarian, but could never shake the desire to express the reality of a community through photography, so, in her mid-twenties, decided to study photography at the EMI-CFD (*Ecole des Métiers de l'Information*) in Paris. In 2015, while traveling the world, she fell in love with Haiti and decided to settle there, and now only returns to her native Switzerland in summer.

Valérie Baeriswyl does freelance work in Haiti, for example for Reuters or AFP, covering news stories such as protests or voodoo, while also working on her own long-term documentary projects. In 2019 she won the main prize at the festival "Portrait(s) Vichy" for her report on everyday life in the Haitian Pine Forest (Forêt des Pins), showing the paradoxical relationship the community has with the dying forest. The same year, she was a recipient of one of the Yannis Behrakis Photojournalism Grants (Reuters).

Photos



Patricia, enceinte, et Obelson se sont mariés au cours d'une cérémonie collective. Ils posent devant l'église avec un autre couple qu'ils ne connaissent pas. Conducteur de motocyclette, Obelson a rencontré Patricia pendant qu'il travaillait. Patricia enceinte, ses parents ont exigé qu'Obelson l'épouse. Les protestants en Haïti préconisent le mariage, surtout si le couple attend un enfant. Dans certaines écoles religieuses, les parents doivent présenter leur certificat de mariage pour inscrire leurs enfants.

Baie-de-Henne, Haïti, 27 octobre 2018.

© Valérie Baeriswyl / Reuters

Patricia who is pregnant and Obelson were married in a joint ceremony. They do not know the other couple, but are posing together here outside the church. Obelson, who works as a motorcycle driver, met Patricia while working. When she fell pregnant, her parents insisted that they get married. Protestant communities in Haiti favor marriage, particularly if the couple is expecting a child. Certain religious schools request the parents' marriage certificate before enrolling pupils.

Baie-de-Henne, Haiti, October 27, 2018.

© Valérie Baeriswyl / Reuters



Julio et Dalina attendent l'arrivée des invités à leur fête de mariage.

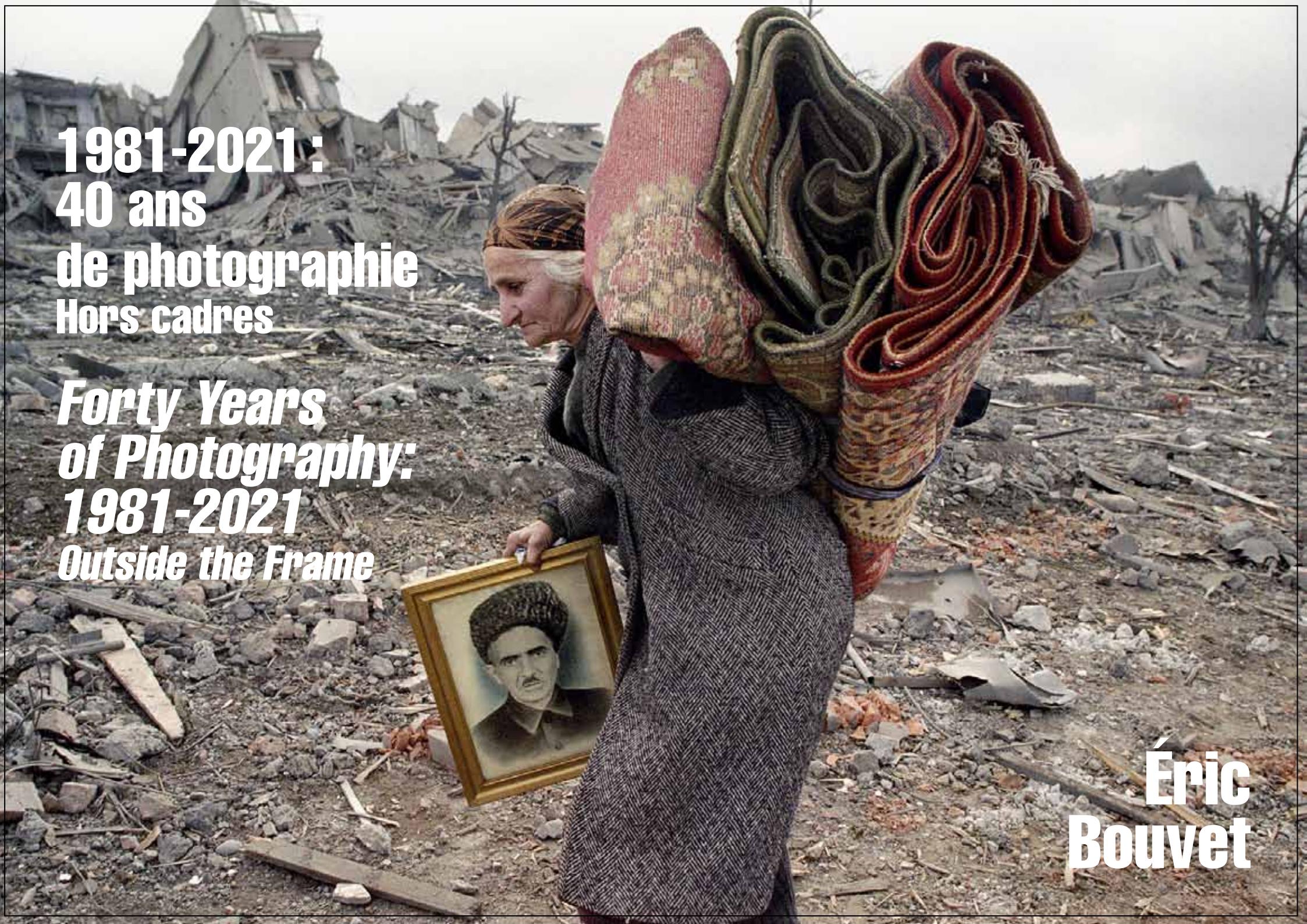
Delmas, Haïti, 31 juillet 2015.

© Valérie Baeriswyl / Reuters

Julio and Dalina waiting for their guests to arrive at the wedding party.

Delmas, Haiti, July 31, 2015.

© Valérie Baeriswyl / Reuters

A color photograph of a woman in a grey coat and patterned headscarf carrying several large, rolled-up carpets on her back. She is also holding a framed portrait of a man in her right hand. The background shows a scene of destruction with rubble and debris. The image serves as the main visual for the exhibition.

1981-2021 :
40 ans
de photographie
Hors cadres

***Forty Years
of Photography:
1981-2021
Outside the Frame***

**Éric
Bouvet**

Eric Bouvet

1981-2021 : 40 ans de photographie **Hors cadres**

L'horloger mesure la course du temps, le photographe l'arrête. C'est autant sa liberté que sa contrainte. Libre de mettre le monde en pause le temps d'une image. Contraint par un cadre technique dont il doit s'affranchir pour embrasser du regard l'étendue de la terre. Car, pour exercer le plus beau métier qui soit, il y a un prix à payer : celui de porter une immense liberté créative au service de la stricte documentation de l'humanité. C'est l'essence du photojournalisme. Un objectif merveilleux. Une gageure. Dans la pratique, le monde n'est jamais noir ou blanc, mais tout en nuances de gris. Ses peurs tues, le chasseur d'images crues doit concilier deux réalités antagonistes : aimer le monde et le montrer tel qu'il est. Chercher le contraste, cette opposition de deux choses dont l'une fait ressortir l'autre. Mais laquelle choisir ? En 1985, j'immortalise la petite Omayra, une jeune Colombienne prisonnière d'une coulée de boue, que les secouristes ne peuvent dégager. Elle mourra pourtant bientôt, mais pas devant mes yeux. Je n'ai saisi que la vie, avant le drame. Deux ans plus tard, je découvre l'intégrisme islamique au fond d'une vallée près de la route de Khost, en Afghanistan. Un certain Ben Laden, encore inconnu à l'époque, dirige le groupe qui n'aime pas les étrangers, et me laisse sans abri ni nourriture après une traversée éreintante des montagnes enneigées à pied en plein hiver, de plus en danger car perdu sur les lignes soviétiques. Je n'ai aucune image à montrer, elles restent en moi. À Belfast, en 1988, lors des obsèques de militants de l'IRA dans le

cimetière catholique de Milltown, un protestant lance soudainement des grenades sur les gens au milieu des tombes. Une cérémonie du souvenir qui vire au carnage. Une certaine condition humaine. Pour la chute du mur de Berlin en 1989, je suis dessus, en homme libre. Je documente, mes images entrent dans l'Histoire, je suis heureux. Je fais alors le plus beau métier du monde. Puis vient la Somalie. En 1992, je découvre l'effroi. Premier journaliste arrivé à Baidoa, l'épicentre de la famine. Je franchis ma ligne noire, celle où la folie et la mort emportent tout. Je réalise très peu d'images, car je ne suis pas là. Mon cerveau refuse ce que mes yeux voient. C'est le comble pour un photographe : la censure en étandard, l'objectif en berne. Puis en 1995, les commandos russes en Tchétchénie, l'horreur est humaine : tout être humain peut se transformer en animal. Je sais désormais ce que signifie le verbe survivre. J'essaie de travailler avec seulement sept films diapo disponibles, je documente comme je peux car tout se passe de nuit, je fais mon métier et ce n'est pas toujours le plus beau du monde. Témoigner et s'interroger, questionner le public et le bousculer, tel est mon rôle depuis quarante ans. Avec une ligne de conduite claire : s'en tenir aux faits, tout en respectant la dignité des personnes photographiées, car ce sont elles qui font les images que les livres d'Histoire retiennent. Souvent gérer l'absurdité, ce qui est loin d'être évident. Aujourd'hui, la donne n'a pas tellement changé malgré les technologies avancées. Il faut toujours marier l'excellence objective de la prise de vue à la subjectivité du point de vue. Et surtout garder en soi que la meilleure image n'est pas encore faite. Il faut la chercher. Et si tout le monde s'accorde à dire que, de nos jours, le temps s'accélère, voilà une bonne raison pour le photographe de démontrer que l'on peut encore le figer. Et s'arrêter sur l'image.

Eric Bouvet



Éric Bouvet

Forty Years of Photography: 1981-2021 Outside the Frame

While a clockmaker sees time in constant motion, a photographer brings time to a standstill, enjoying freedom and encountering limitations when doing so. The photographer is free to press the pause button on the world for the time it takes to capture an image. Restrictions come with technical requirements that need to be dealt with so as to visually encompass the scope of the earth. It may be the greatest job ever, but there is a price to pay, the price of bringing vast creative freedom to serve and provide documentary records of the human race. Such is the essence of photojournalism, and the aspiration is a source of wonderment, as well as a challenge, for in practice the world is never black and white, but a broad and subtle range of grays. Photographers hunting down pictures must first vanquish any feelings of fear, then reconcile two antithetical dimensions, their love of the world and the depiction of the world as it is. Contrast can be the goal, contrast in opposition or apposition with two mutually edifying elements. But which element is to be chosen? In 1985, my photo of young Omayra recorded her for all time. She was the little girl in Colombia trapped in a mudslide where emergency workers were unable to save her. Despite their efforts she died, but not in front of me. I had recorded her alive, before her life came to an end. Two years later, in Afghanistan, down in a valley near the road leading to Khost, I discovered Islamic fundamentalism. A man by the name of Ben Laden, unknown at the time, was leading a group that did not like foreigners, so I was left without shelter or food after a grueling trek across snow-covered mountains in mid-winter; and to make my plight even more dangerous, I was lost along lines held by Soviet troops. I have no pictures of that experience to show now, but the images are there inside me.

Another story: in Belfast, in 1988, at the funeral for members of the IRA in the Catholic cemetery in Milltown, a Protestant suddenly threw grenades into the crowd at the graveside. The ceremony commemorating the men turned into a bloodbath. There is a certain condition in human existence.

When the Berlin Wall came down in 1989, I was there, standing on it, a free man. I have made documentary records and my pictures have become part of history, which makes me happy. I have the greatest job in the world.

Then, in 1992, there was Somalia, and I discovered sheer horror. I was the first journalist to reach Baidoa at the center of the famine. I had crossed the grim line into the zone where folly and death prevail. I took very few pictures as I was not consciously present. My brain refused to see what was there in front of my eyes. How ironic that a photographer should have to opt for censorship rather than the camera.

By 1995, it was Russian commandos in Chechnya: horror incarnate, for indeed any human being can turn into an animal. I now know the meaning of the word "survive." I was trying to cover the story, but had only seven rolls of slide film, so I did what I could, and everything was happening in the dark. I did my job, but it is not always the greatest job in the world.

For the last forty years my work has been to report, bearing witness, challenging and confronting the people looking at the pictures. This has meant abiding by a clear creed: stick to the facts and respect the dignity of the persons being photographed, for they are the ones who make the pictures that go down in the annals of history. Often it also means having to manage absurd situations, and that can be far from easy. The basic situation today has not really changed, even though technology has moved ahead. You still have to combine the objective quality of the picture taken and the subjective quality of the point of view chosen. Most importantly, inside the photographer's mind there is always the best picture which is yet to be taken, the picture as a quest to be pursued. Everyone these days tells us that time is going by ever faster, so that is an excellent reason for photographers to show that time can be made to stand still, as a still image there to be seen.

Éric Bouvet

VENUE
COUVENT DES MINIMES





Eric Bouvet

www.ericbouvet.com

FB - **Eric Bouvet**

I - **ericbouvet**

Bio

Éric Bouvet est né à Paris en 1961.

Après des études en arts et industries graphiques à l'École Estienne à Paris, il devient photojournaliste en entrant à la prestigieuse agence Gamma en 1981. Il est indépendant depuis 1990.

Pendant quatre décennies, il parcourt le monde et couvre les plus grands événements marquants de l'humanité et la plupart des conflits qui changent le cours de l'histoire : Afghanistan, Albanie, Azerbaïdjan, Irak, Iran, Tchétchénie, Liban, Libye, Irlande, Israël-Palestine, Koweït, Kurdistan, Rwanda, Somalie, Soudan, Suriname, Ukraine, Yougoslavie.

Il est très certainement le seul Occidental à avoir travaillé avec des commandos russes au cours d'un reportage effectué en Tchétchénie en 1995 dont il tirera un livre, Jusqu'au bout, qui sera adapté au théâtre.

Son engagement dans la photographie a été reconnu par de nombreux prix : cinq World Press Photo, deux Visa d'or, le prix *Paris Match*, le prix Bayeux-Calvados des correspondants de guerre, le prix du public de Bayeux, la médaille d'or du 150^e anniversaire de la photographie, le prix du Frontline Club.

Photos



Tchétchénie, février 2000. Je suis venu à Grozny cinq fois lors de la première guerre en 1995-1996, mais je ne reconnaissais pas la place Minutka, la grande porte d'entrée sud de la capitale. Tout a été rasé. Je viens d'arriver, c'est ma première image. Cette femme a été chassée de chez elle par les Russes qui dynamitent tous les immeubles de peur que les combattants tchétchènes reviennent s'y cacher. Son mari et ses deux fils sont morts, il lui reste que le portrait de son mari et deux tapis.

© Éric Bouvet

Chechnya, 2000. During the first Chechen conflict (1995-1996), I made five trips to Grozny, but this time Minutka Square, a strategic access point in the capital, was unrecognizable. Everything had been razed to the ground. I had only just arrived, and this was the first picture I took. The woman had been forced to leave after the Russians blew up all the buildings so that Chechen fighters could not come back and hide there. Her husband and two sons were dead. All she had was the picture of her husband and two carpets.

© Éric Bouvet



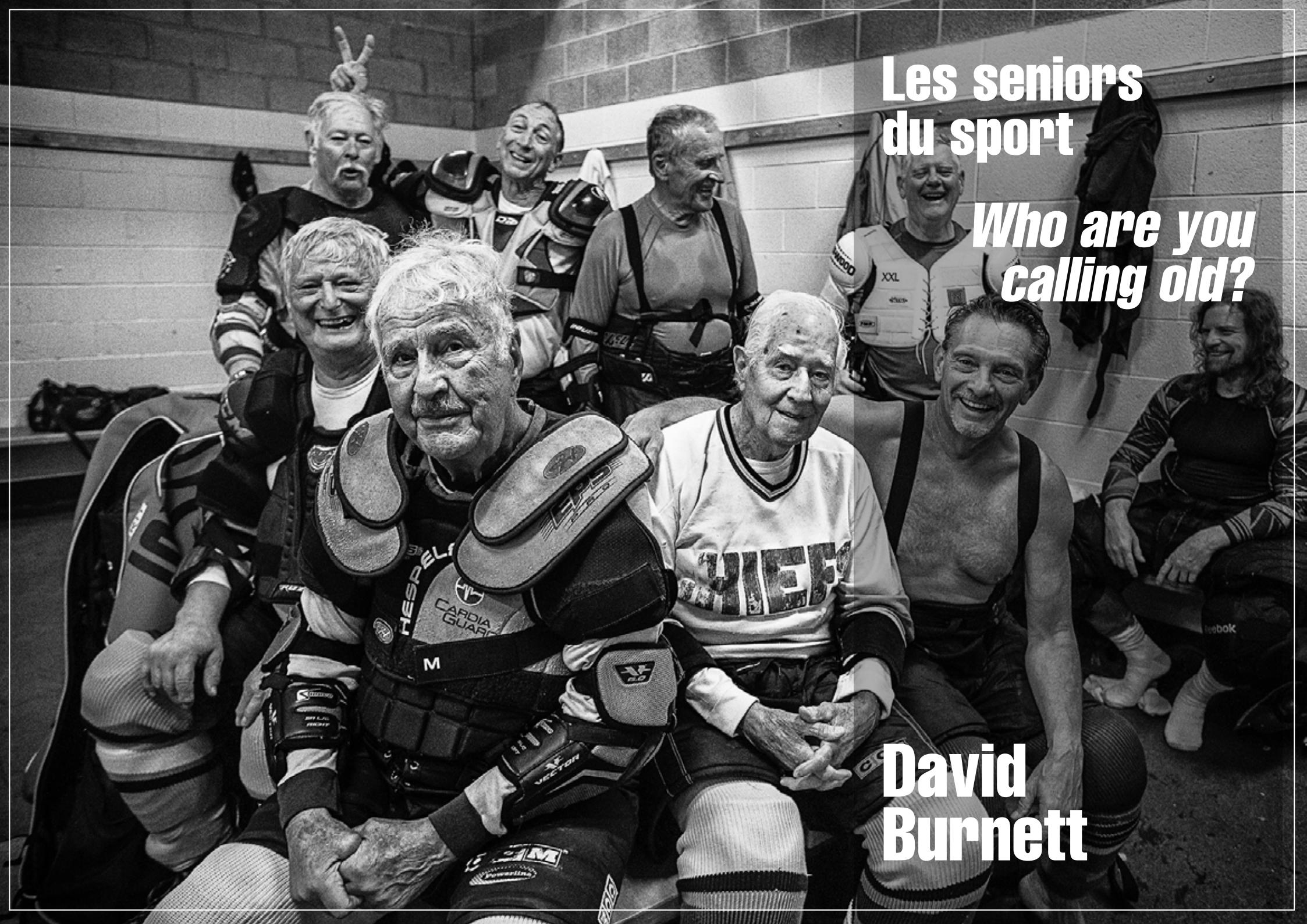
Kaboul, Afghanistan, octobre 2001.
© Éric Bouvet

Kabul, Afghanistan, October 2001.
© Éric Bouvet



Dhaira, à la frontière entre le Liban et Israël, mai 2000.
© Éric Bouvet

Dhaira, a village on the border between Lebanon and Israel, May 2000.
© Éric Bouvet



Les seniors
du sport

*Who are you
calling old?*

David
Burnett

David Burnett

CONTACT PRESS IMAGES

Les seniors du sport

Mon métier de photographe me fait parcourir le monde depuis plus de cinquante ans pour couvrir les événements internationaux les plus marquants. Mais c'est aux États-Unis que j'ai découvert les compétitions sportives réservées aux seniors, femmes et hommes, qui voient s'affronter des amateurs acharnés, d'autres qui se sont lancés après leur retraite, ainsi que d'anciens athlètes que l'âge a fait disparaître des grandes rencontres. Ils ont de 55 à 90 ans et plus. Toutes et tous partagent une même solidarité et un même désir de contrer la marche du temps.

J'ai vite compris tout ce que j'avais en commun avec eux: l'amour du sport, l'attrait de la compétition et l'entrée progressive dans une nouvelle tranche de vie. Depuis 1984, je couvre chacun des Jeux olympiques d'été en transportant toutes sortes d'appareils photo, ce qui constitue une véritable activité sportive. Ici, j'ai allégé mon dispositif en travaillant sans jamais recadrer les images, uniquement avec des boîtiers numériques et des objectifs qui produisent des formats légèrement différents. L'âge, à mesure qu'il devient « grand », cloisonne toute une population et tend à la rendre invisible dans une société normée par les apparences d'une jeunesse éternelle. La pandémie a rappelé de façon dramatique l'existence des seniors en soulignant leur fragilité et leur besoin de protection, et interroge avec force sur la perception que chacun se fait de la vieillesse.

Vulnérables, les seniors? Je montre qu'ils ne le sont pas tous. Bien sûr, les sportifs que j'ai suivis ont des rides, leur corps est parfois courbé, enveloppé aussi, plus raide, leurs mains déformées, leurs performances ne sont pas spectaculaires, mais leur force vitale est intacte et leur compétitivité puissante. Le plaisir de l'effort et du résultat, aussi modeste soit-il, emporte tout. Marsh Welsh, joueur de hockey sur glace de 95 ans, suscite ainsi l'admiration d'un de ses coéquipiers plus jeune: « *Si vous l'aviez vu à 80 ans, on aurait dit qu'il volait!* »

Ces athlètes aux cheveux blancs incarnent un modèle différent du sport. Le maintien d'une certaine condition physique préserve leur santé et donne une tout autre allure au quatrième cycle de la vie. En réalisant ce sujet aux États-Unis, qui offrent une exceptionnelle variété d'activités sportives, cela me permet de montrer des populations de diverses origines, unies dans un même dépassement de soi.

Les droits humains sont au cœur de ma photographie et je cherche à transmettre une meilleure compréhension du monde. Dans ces images stimulantes des seniors, je vois une forme d'espoir en notre capacité à évoluer et à nous accomplir, à tout âge. C'est une source d'inspiration pour des millions de personnes, toutes classes sociales confondues.

Le Français Robert Marchand, surnommé « le plus vieux cycliste de la planète », recordman de l'heure chez les plus de 105 ans et mort en mai dernier à l'âge de 109 ans, déclarait: « *Tous les records sont battus un jour ou l'autre, le plus difficile c'est de vivre cent ans.* »

On peut toujours essayer.

David Burnett

LIEU

MAISON DE LA CATALANITÉ



Nage en eau libre, catégorie plus de 70 ans,
South End Rowing Club, San Francisco,
Californie, mai 2018.

© David Burnett / Contact Press Images

Men's Open Water swimming competition
(over 70 category). South End Rowing Club,
San Francisco, California, May 2018.
© David Burnett / Contact Press Images

David Burnett

CONTACT PRESS IMAGES

Who are you calling old?

As a photographer my work has taken me across the world, covering leading international events for more than fifty years. But it was in the United States that I discovered sports competitions for seniors, both men and women, with determined amateurs, some who started competing after they retired, and former athletes too old to enter major events. From the age of 55 to 90+ they all have the same spirit of solidarity and the same ambition to stand up to the march of time.

I quickly realized just how much I had in common with them: loving sport, feeling the appeal of competition, and gradually moving into a new stage of life. Since 1984 I have covered all the Summer Olympics, carting huge piles of photographic equipment, which is a sporting exercise in itself. This time I chose a lighter option, taking shots without cropping them, and only using digital cameras and lenses to produce slightly different formats. As age moves onto "old age" and "grand old age," a whole section of the population is partitioned off and hidden from mainstream society in its pursuit of eternal youth. The pandemic has provided a dramatic reminder of the existence of senior citizens, focusing on their vulnerability and need for protection, offering a forceful challenge to widespread perceptions of old age. But are these senior citizens so fragile? I can show that it is not the case for all of them. Of course the sportsmen and women I have photographed may

have their wrinkles, hunched backs, excess weight, stiffness and misshapen hands, their performances may not be spectacular, but their life force is intact and their competitive spirit is fiery, for the pleasure of the effort and the results achieved, no matter how modest.

Marsh Welsh is 95 and still playing ice hockey. One of his younger team mates is full of admiration, stating that anyone who had seen him at the age of 80 would have sworn that he was on wings.

Silver-haired sport is a different example. Staying in good physical condition will help maintain health, and makes the final stages of life look very different. Doing this story in the United States I could find an outstanding range of sports, so could then show a wide range of people from different backgrounds, all coming together regardless of their origins, united in their aspiration to go beyond their limits. Humanity and rights are central to my photography and I try to convey these values to prompt a better understanding of the world. In these rousing pictures of senior citizens I see a form of hope, hope in our ability to develop and to make achievements at any age. Here is a source of inspiration for millions of people, from any background.

We can quote Robert Marchand, the Frenchman acclaimed as the "world's oldest racing cyclist" who set the record for the over-105 category (and who died in May this year at the age of 109). "All records are beaten one day. The hardest thing is to live to be a hundred." But we can always try.

David Burnett

VENUE
MAISON DE LA CATALANITÉ





David Burnett

www.davidburnett.com

I - [davidburnettfoto](#)

T - [davidb383](#)

Bio

David Burnett est né aux États-Unis en 1946, à Salt Lake City dans l'Utah. En cinquante ans de carrière, il a traversé près de quatre-vingts pays pour couvrir les événements internationaux les plus marquants et en rapporter de saisissants reportages ainsi que des images de nombreuses personnalités politiques et historiques.

Attrié depuis toujours par le sport, il est séduit par les Jeux olympiques d'été qu'il suit tous les quatre ans depuis 1984, s'intéressant aux champions mais aussi à la pureté du geste sportif anonyme qu'il restitue en étonnantes images noir et blanc et couleur, semblables à des tableaux. Une sélection de ce travail a été publiée en 2015 dans l'ouvrage *L'homme sans gravité*. Une version chinoise est sortie en 2016.

À l'heure de la révolution numérique, ce passionné de matériel photographique est équipé des boîtiers les plus récents mais emporte souvent avec lui une imposante chambre à l'ancienne Speed Graphic et un boîtier Holga en plastique pour alterner formats et compositions.

Lauréat de plusieurs prix prestigieux au cours de sa carrière, dont la médaille d'or Robert Capa en 1973 et la photo de l'année 1979 du World Press, il a été le premier à recevoir le Greenfield Prize en 2017. Cette bourse américaine annuelle attribuée par The Hermitage Artist Retreat et destinée à un travail artistique ayant une influence significative sur la société, lui a permis de réaliser son sujet sur le sport chez les seniors.

David Burnett est représenté par Contact Press Images, l'agence qu'il a cofondée avec le journaliste franco-britannique Robert Pledge à New York en 1976.

David Burnett, born in 1946 in Salt Lake City, Utah, has travelled to over eighty countries over the past fifty years, rarely missing a major international event and producing a staggering range of photographic essays, along with images of significant personalities who have contributed to shaping history. Sport is a subject that has suffused Burnett's career with a particular focus on the Summer Olympic Games that he has covered every four years since 1984. While mindful of star athletes, he focuses his attention on the anonymous sports moves and body gestures, producing masterful black-and-white and color tableaux. His photographs are gathered in *L'homme sans gravité* (Managing Gravity), a book released in France in 2015, and in China in 2016. Amidst the revolution of our digital era, his fervor for new photographic equipment has not dimmed his appreciation of the old, and along with the latest camera over his shoulder, he often takes along an impressive vintage 4x5 Speed Graphic and a 2½ plastic Holga, alternating formats and compositions. A recipient of numerous prestigious awards, including the Robert Capa Gold Medal in 1973 and the 1979 World Press premier award, Burnett became in 2017 first recipient in photography of the Greenfield Prize. The annual grant from the Hermitage Artist Retreat, meant to bring into the world works of art that will have a "significant impact on the broad culture of our society," allowed Burnett to undertake his essay on sport and seniors.

Burnett is represented by Contact Press Images the agency he co-founded with Franco-British journalist and editor Robert Pledge in New York, in 1976.

Photos



L'équipe de hockey sur glace des Gray Wolves (les loups gris) entoure Marsh Webster, hockeyeur de 95 ans (tee-shirt blanc), Skaneateles, New York, septembre 2018.
© David Burnett / Contact Press Images

Marsh Webster (white T-shirt) and The Gray Wolves ice hockey team.
Skaneateles, New York, September 2018.
© David Burnett / Contact Press Images



Match de basket femmes opposant les Silver Slammers (les marqueuses d'argent) à l'équipe de A League of Their Own (les exceptionnelles), National Senior Games, Birmingham, Alabama, juin 2017.
© David Burnett / Contact Press Images

National Senior Games basketball competition:
The Silver Slammers vs. A League of Their Own.
Birmingham, Alabama, June 2017.
© David Burnett / Contact Press Images

Yémen : conflit et chaos

Yemen: Conflict + Chaos



Giles
Clarke

Giles Clarke

POUR L'ONU OCHA

Yémen : conflit et chaos

En mars 2015, une coalition dirigée par l'Arabie saoudite et soutenue par plusieurs gouvernements occidentaux dont les États-Unis, la France et le Royaume-Uni, a lancé une campagne de bombardements aériens intense et prolongée contre le Yémen. Selon l'ONU, la guerre a fait au moins 230 000 victimes. Une grande partie des infrastructures déjà fragiles du pays ont été détruites. La coalition militaire est intervenue après que les rebelles houthis ont renversé le gouvernement reconnu par la communauté internationale à la fin de 2014. À mesure que la guerre s'étendait, les Houthis se sont progressivement rapprochés de l'Iran et ont pris le contrôle de vastes régions du Yémen. Depuis 2015, la guerre se mène sur de nombreux fronts qui ne cessent de se déplacer, d'Hodeida sur la mer Rouge à la ville aujourd'hui divisée de Taïz. En 2020, des combats ont éclaté dans la région désertique de Marib alors que les Houthis cherchaient à rejoindre les champs pétroliers du pays. Selon l'Agence des Nations unies pour les réfugiés, près de quatre millions de personnes ont dû fuir et vivent désormais dans des camps pour déplacés internes. Le Yémen est confronté à la plus grande crise humanitaire au monde, et le prochain chapitre de cette tragédie s'annonce encore sombre.

Les Nations unies estiment que la plupart des victimes de la guerre sont mortes de « causes indirectes », à savoir la maladie et la famine. Depuis le début de la pandémie mondiale en mars 2020, la propagation du Covid-19 a été difficile à suivre au Yémen. Les rapports sont invérifiables et les infrastructures de santé insuffisantes, mais des images satellites ont révélé plusieurs fosses communes dans certaines zones.

Depuis 2016, la coalition dirigée par l'Arabie saoudite continue d'imposer un blocus sur les biens de première nécessité dans les ports de la mer Rouge desservant une grande partie du nord du Yémen, et les denrées alimentaires sont inabordables en raison des restrictions portuaires et de diverses complications. Avec l'évolution permanente des lignes de front entre les forces gouvernementales yéménites et les forces houthis ainsi que la présence d'Al-Qaida et d'autres groupes militants dans le pays, les combats incessants ont interrompu la distribution de l'aide humanitaire, et la menace de la famine commence à planer sur le pays. L'exposition montre un pays fracturé par la guerre et les rivalités tribales, un pays où les civils sont condamnés à une lutte perpétuelle, piégés dans un présent hanté.

Giles Clarke

#YemenCantWait

LIEU
COUVENT DES MINIMES



Giles Clarke

FOR UN OCHA

Yemen: Conflict + Chaos

In March of 2015, a coalition led by Saudi Arabia and supported by Western governments including the US, France and the UK began a heavy and prolonged air bombing campaign against Yemen. According to the UN, the war has killed at least 230,000. Much of the country's already weak infrastructure has been destroyed. The multi-national military intervention came after Houthi forces removed the internationally recognized government in late 2014. As the war progressed, the Houthis became more closely allied with Iran, and seized control of vast areas of Yemen. Since 2015 the war has been fought on many shifting fronts, from Al Hudaydah on the Red Sea to the now-divided city of Taiz. In 2020, fighting flared up in the desert region of Marib as the Houthis pushed towards the country's oil fields. The UN Refugee Agency estimates that almost four million people have had to flee and now live in settlements for internally displaced persons. Yemen is said to be the largest humanitarian crisis in the world, and the next chapter of the tragic story still looks bleak. The United Nations estimates that most casualties from the war have died of "indirect causes," namely disease and starvation. Since the global pandemic began in March of 2020, the spread of Covid has been difficult to track in Yemen as reports are unverifiable and health infrastructure poor, but satellite images have revealed mass grave sites in some areas.

Since 2016, the Saudi-led coalition has imposed an ongoing blockade of critical imports into Red Sea ports serving much of northern Yemen, and food is often prohibitively expensive because of port restrictions and complications. With ever-shifting frontlines between Yemeni government forces and Houthi forces, plus the presence of Al Qaeda and other militant groups in the country, widespread fighting has halted distributions of humanitarian aid, and the threat of famine now looms.

The exhibition shows a country fractured by war and tribal divisions, a place where the civilian population exists in an eternal struggle, and is trapped in a haunted present.

Giles Clarke

#YemenCantWait

VENUE

COUVENT DES MINIMES





Giles Clarke

www.gilesnclarke.com

I - [clarkegiles](#)

T - [gcwingman](#)

Bio

Giles Clarke is a photojournalist based in New York City and focusing on capturing the human face of current and post-conflict issues throughout the world.

Clarke began his photography career as a professional black and white printer in London and New York. During the mid 1990s, he worked in the Richard Avedon darkroom in New York on now-iconic fashion campaigns.

Since 2016, Clarke has been working on raising awareness on the plight of those living in war-torn Yemen.

Clarke's work has been featured by The United Nations (OCHA), *The New York Times*, Amnesty International, CNN, *The Guardian*, *Global Witness*, TIME, *The New Yorker*, National Press Photographers Association, *Paris Match* and other publications.

For his work in Yemen, Clarke received a Lucie Award in 2017 and was named the "Imagely Fund Fellow" of 2018.

Photos



Des enfants dans leur ancienne salle de classe détruite par une frappe aérienne en juin 2015. Les cours sont maintenant dispensés sous des tentes de l'UNICEF. Depuis le début de la guerre en 2015, plus de quatre millions d'enfants sont privés de scolarité.

École Aal Okab, Saada, Yémen, avril 2017.

© Giles Clarke pour l'ONU OCHA

Children in what was their classroom until the school was hit in June 2015. They now have lessons in UNICEF tents. Since the war began in 2015, more than four million children have been unable to continue their schooling.

Aal Okab school, Saada City, Yemen, April 2017.

© Giles Clarke for UN OCHA



Des migrants d'Afrique de l'Est arrivés à bord de bateaux de passeurs depuis l'Afrique du Nord attendent les contrôles sanitaires assurés par une équipe médicale mobile de l'Organisation internationale pour les migrations.

Ras Al-Ara, Lahij, Yémen, novembre 2020.

© Giles Clarke pour l'ONU OCHA

East African migrants who have arrived by smuggler boats from North Africa waiting for a health check by a mobile medical team from the International Organization for Migration.

Ras Al-Ara, Lahij, Yemen, November 2020.

© Giles Clarke for UN OCHA



Cette petite fille et sa famille ont fui les combats et sont à Marib depuis une semaine. Ils attendent de savoir s'ils ont droit à une aide d'urgence de l'ONU de 150 dollars.

Centre de distribution d'aide en espèces du HCR, Marib, Yémen, décembre 2020.

© Giles Clarke pour l'ONU OCHA

The girl and her family who fled fighting have been in Marib for a week. They are waiting to see if they have qualified for UN emergency assistance of \$150.

UNHCR cash distribution center, Marib, Yemen. December 2020.
© Giles Clarke for UN OCHA

A photograph showing a woman from behind, carrying a child on her back. She is wearing a light-colored shawl and a yellow and red patterned cloth. The child is wrapped in a pink and white patterned cloth. They are walking through a camp with other people and tents visible in the background.

**Fuir
la guerre
au Tigré**

**Tigray:
Fleeing
War**

**Nariman
El-Mofty**

Nariman El-Mofty

THE ASSOCIATED PRESS

Fuir la guerre au Tigré

Il continue d'être hanté par les massacres chaque nuit, de crier dans son sommeil. Le côté droit de son visage et son cou sont couverts de cicatrices. Abrahaley Minasbo, un danseur de 22 ans dont le corps était un outil d'expression, vit désormais avec une main en partie amputée. Des membres d'une milice amhara sont venus le trouver chez lui dans la ville de Mai-Kadra le 9 novembre 2020. Ils l'ont traîné dehors, battu à coups de marteau, de hache, de bâton et de machette, puis l'ont laissé pour mort.

Dans cette communauté de réfugiés vulnérables, aux portes du conflit qui fait rage dans le Tigré éthiopien, ceux qui ont fui les combats sanglants ont tous été témoins de l'horreur.

Certains ont marché pendant des jours pour atteindre la frontière, avant d'être entassés à bord de bus ou de camions pour un pénible trajet de onze heures jusqu'à un camp. Alors qu'un véhicule démarrait, un bébé s'est mis à hurler et son frère l'a porté à la fenêtre pour qu'il respire, disant que l'enfant était affamé et déshydraté, que le bus était trop bondé.

Une fois arrivés au camp, ils attendent.

Pour manger, pour avoir des nouvelles de leurs proches, pour boire. Certains font la queue pendant des heures devant un robinet pour pouvoir remplir leurs seaux. Des enfants âgés d'à peine 7 ans portent avec difficulté ces lourds récipients sur leur dos.

À leur arrivée, beaucoup souffrent de malnutrition. Une femme enceinte de 9 mois, pesant à peine 45 kilos, s'est mise à pleurer en voyant le chiffre sur la balance. Une autre à qui l'on avait donné une ration alimentaire n'a rien pu avaler.

«L'Éthiopie se meurt», répète Tewodros Tefera, un médecin lui-même réfugié. Il est confronté aux blessures de la guerre depuis le début du conflit: des victimes de viol qui n'acceptent de se confier qu'à lui, des enfants déshydratés, des femmes enceintes et allaitantes à bout de forces, des personnes blessées à coups de hache et de couteau, d'autres à qui on a brisé les côtes. Le docteur Tefera recueille des preuves, dans l'espoir d'aller un jour à La Haye afin d'obtenir justice pour son peuple.

On ignore combien de milliers de personnes ont été tuées au Tigré depuis le début des combats le 4 novembre 2020. Mais les rapports remis à l'ONU indiquent que le viol est utilisé comme arme de guerre, que l'artillerie bombarde des zones peuplées, que des champs sont brûlés, des civils pris pour cible et les pillages généralisés.

La guerre a éclaté au pire moment pour Abraha Kinfe Gebremariam et sa famille, à Mai-Kadra. Letay, sa femme, a eu ses premières contractions alors que la violence au-dehors faisait rage. À leur grande surprise, elle a donné naissance à deux filles, Aden et Turfu. Mais la joie a été de courte durée, Letay a succombé à des complications dix jours plus tard.

Abraha se retrouve seul pour élever ses deux nouveau-nées et ses jeunes fils dans un camp de réfugiés à Hamdayet, de l'autre côté de la frontière, dans l'est du Soudan.

Plus de 62 000 réfugiés originaires du Tigré vivent désormais au Soudan, fuyant ce que la plupart des Tigréens qualifient de «génocide».

LIEU
ÉGLISE DES DOMINICAINS

Nariman El-Mofty



Nariman El-Mofty

THE ASSOCIATED PRESS

Tigray: Fleeing War

He still dreams each night of people being slaughtered, still screams in his sleep. The scars slope across the right side of his face and neck. Abrahalei Minasbo, a 22-year-old dancer who once used his body for self-expression, now lives with a partially amputated hand. Members of an Amhara militia dragged him from his home in the town of Mai-Kadra on November 9, 2020, and beat him in the street with a hammer, an axe, sticks and a machete – then left him for dead.

Now, in this fragile refugee community on the edge of Ethiopia's Tigray conflict, those who fled the deadly fighting have brought accounts of horror. Some walked for days to reach the border, and once they did, were packed into buses or trucks for an arduous, 11-hour journey to a camp. As one vehicle left, a baby cried hysterically, and his brother held the infant toward the window for fresh air, saying the child was hungry and dehydrated, and the bus too crowded. Once they arrive at the camp, they wait. For food, for word from loved ones, for water. Some crowd around a tap for hours before they can fill their buckets. Children as young as seven struggle to lift the heavy jugs onto their backs. Many arrive malnourished. One woman, who is 9 months pregnant, weighed just 45 kilograms (100 pounds). She wept when she saw the number on the scale. Another received a nutrition packet but couldn't manage to eat it.

"Ethiopia is dying," says doctor-turned-refugee Dr. Tewodros Tefera, repeatedly. He has been examining the wounds of war since it started: rape victims who only confide in him, dehydrated children, weak pregnant and lactating women. Slashes from axes and knives, broken ribs from beatings with weapons: Tefera is collecting a dossier of evidence, visualizing himself traveling one day to The Hague to support his people's case.

It is not known how many thousands of people have been killed in Tigray since the fighting began on November 4, 2020, but the United Nations has noted reports of rape as a weapon of war, artillery strikes on populated areas, burnt crops, civilians being targeted and widespread looting. The war broke out at the worst possible time for Abraha Kinfe Gebremariam and his family in Mai-Kadra. His wife Letay went into labor as violence surrounded them. To their surprise, Letay gave birth to not one, but two twin girls, Aden and Turfu. But the family was robbed of their joy, as Letay experienced complications from her labor and died 10 days later. Now, Abraha is left to raise the two newborn girls and his young sons in a refugee camp near the border in Sudan.

More than 62,000 refugees from Ethiopia's embattled Tigray region are in Sudan fleeing what most Tigrayans are calling "genocide."

Nariman El-Mofty

VENUE
ÉGLISE DES DOMINICAINS





Nariman El-Mofty

www.narimanelmofty.com

I - **narimanelmofty**

T - **nmofty**

Bio

Nariman El-Mofty is a photojournalist based in Cairo. After five years photo editing in addition to photographing for the Associated Press Middle East photo desk, Nariman became a staff photojournalist. She tells compelling visual stories in the region on subjects ranging from the antiquities of Egypt, Arab Spring protests, the annual Hajj (2016), migration, and the horrors of war.

El-Mofty has covered Yemen, with a sensitive eye for portraiture that highlights the humanity of people struggling to survive amid a society in collapse. In 2019, she was part of an Associated Press team that won the Pulitzer Prize for international reporting for work uncovering the effects of Yemen's devastating war. She also received the Olivier Rebbot Award presented by the Overseas Press Club for her Yemen photo reportage.

She was awarded the Robert Capa citation for excellence for "Disembarking in Hell" on the dangerous journey of Ethiopian migrants crossing the sea to Yemen and then making their way to Saudi Arabia.

More recently she travelled to the Sudanese-Ethiopian border to document the people of Tigray sheltering by the thousands within sight of the homeland they fled in northern Ethiopia, and her report "Fleeing War" received a Robert Capa Gold Medal Award citation.

Photos



Une réfugiée du Tigré attend des soins à la clinique de Médecins sans frontières. Centre de transit du Village 8, près du poste-frontière de Lugdi, dans l'est du Soudan, 8 décembre 2020.
© Nariman El-Mofty / The Associated Press

A Tigrayan refugee waiting for treatment at a clinic run by Doctors Without Borders.
Village 8 transit center, near Lugdi border crossing, eastern Sudan, December 8, 2020.
© Nariman El-Mofty / The Associated Press



Des réfugiés ayant fui la région du Tigré en Éthiopie sont transférés vers le site d'accueil du Village 8 près de la frontière entre l'Éthiopie et le Soudan. Hamdayet, dans l'est du Soudan, 1er décembre 2020.
© Nariman El-Mofty / The Associated Press

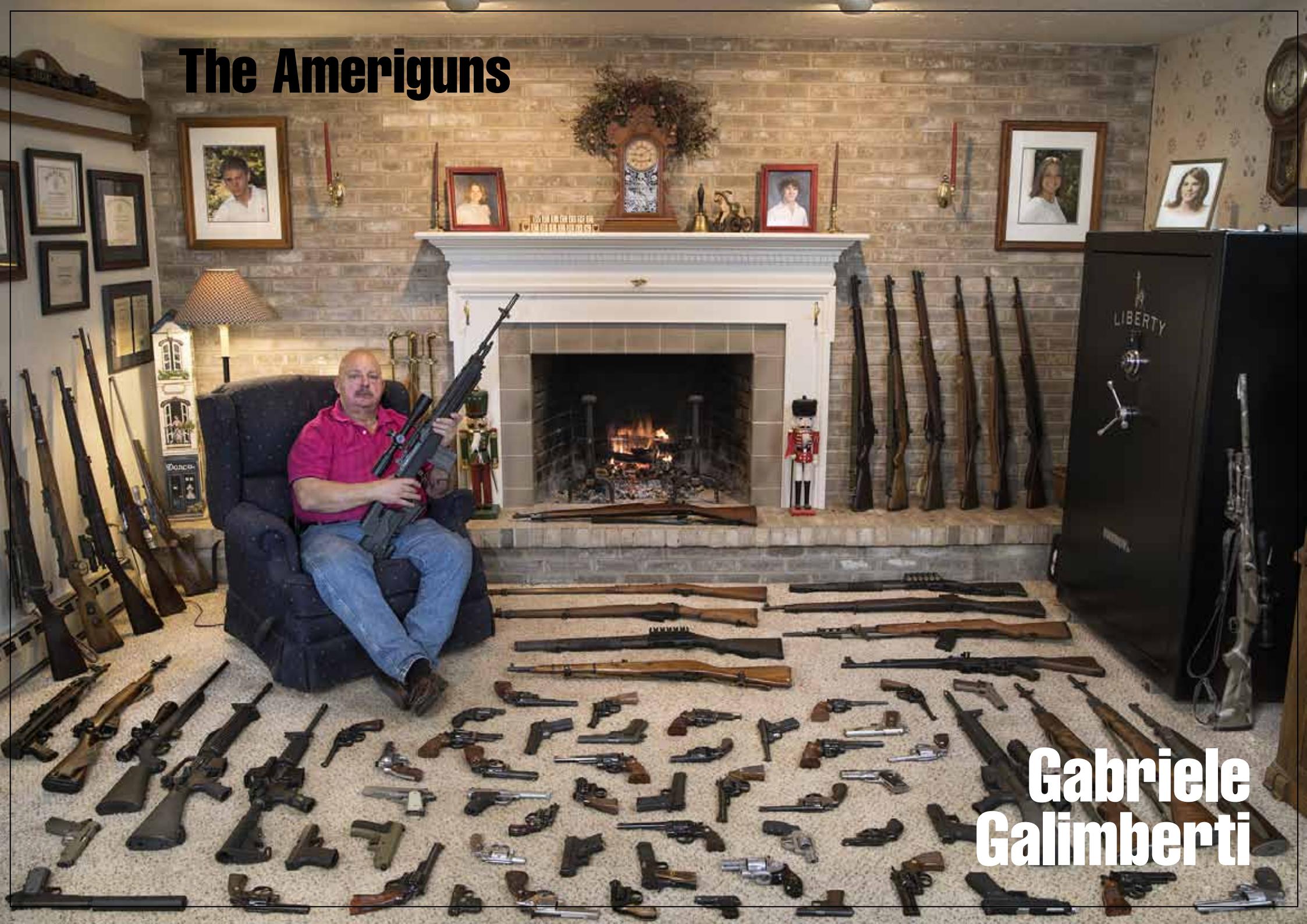
Refugees who have fled the Tigray region of Ethiopia, in a bus taking them to the Village 8 temporary shelter, near the border between Ethiopia and Sudan. Hamdayet, eastern Sudan, December 1, 2020.
© Nariman El-Mofty / The Associated Press



Des hommes ayant fui la région du Tigré en Éthiopie écoutent la messe célébrée par un prêtre au camp de réfugiés d'Um Rakuba. État d'Al-Qadarif, dans l'est du Soudan, 29 novembre 2020.
© Nariman El-Mofty / The Associated Press

Men who have fled the conflict in the Tigray region of Ethiopia, listening to a priest celebrate mass.
Um Rakuba refugee camp, Al Qadarif state, eastern Sudan, November 29, 2020.
© Nariman El-Mofty / The Associated Press

The Ameriguns



Gabriele
Galimberti

Gabriele Galimberti

NATIONAL GEOGRAPHIC

The Ameriguns

C'est en 2005 que je suis tombé amoureux des États-Unis. C'était la toute première fois que je m'y rendais. Je me souviens très bien de ce jour, c'était un lundi à la fin du mois de janvier. J'ai atterri vers 15 heures à Houston, avant de prendre la voiture pour rejoindre Austin, la capitale du Texas, à quelque 240 kilomètres de là.

Je n'oublierai jamais les trois premières heures que j'ai passées dans ce pays. Des gratte-ciel à perte de vue dans le centre de l'une des plus grandes villes du pays, des puits de pétrole en activité au milieu du désert, des autoroutes à dix voies où circulent d'impressionnantes voitures, et pas moins d'une quinzaine de panneaux publicitaires pour des armureries de chaque côté de l'autoroute.

Depuis ce jour, je suis allé plus de vingt fois aux États-Unis pour y travailler ou rendre visite aux nombreux amis que j'ai rencontrés au fil du temps. J'y suis souvent retourné simplement pour découvrir et vivre dans de nouveaux endroits. Mon amour pour les États-Unis ne s'est jamais démenti. Il a influencé mon parcours et c'est là-bas que j'ai réalisé une grande partie de mon travail, prenant des milliers de photos et recueillant des centaines d'histoires d'Américains. Je pourrais dire que je connais les États-Unis et les Américains presque aussi bien que mon propre pays, l'Italie. Et pourtant, ce pays parvient toujours à me surprendre. Pour le meilleur ou pour le pire. Ainsi, il y a quelques années, j'ai lu qu'il y avait plus d'armes à feu détenues par des particuliers que d'habitants aux États-Unis. J'ai aussitôt pensé

à mes amis américains qui, à ma connaissance, ne possèdent pas d'armes. Et comme eux, beaucoup d'autres Américains n'en possèdent aucune. Je me suis donc demandé : « Mais alors, à qui appartiennent toutes ces armes ? Si autant de personnes n'en ont pas, alors beaucoup d'autres doivent en avoir beaucoup. »

C'est cette curiosité qui m'a amené à rentrer un jour dans une armurerie au Kansas et à commencer à discuter avec quelques clients. « Combien d'armes avez-vous chez vous ? » leur ai-je demandé. « J'en ai plus de 50 ! » m'a répondu l'un d'eux. Peu de temps après, j'étais chez lui pour le prendre en photo avec toute sa collection. Il était aussi fier de montrer son arsenal qu'un ami qui me ferait voir sa collection de vinyles ou de montres.

C'est à partir de là que j'ai décidé de voyager à travers le pays pour photographier, interroger et découvrir la partie de l'Amérique qui aime les armes à feu.

J'ai découvert certaines de ces histoires grâce à des connaissances, mais pour la plupart, c'est sur Instagram et autres réseaux sociaux que je les ai trouvées en suivant simplement des profils avec des hashtags liés aux armes à feu. J'en ai contacté quelques-uns, puis je suis allé chez eux. Mon intention était de dresser un portrait de la culture des armes et de l'amour qu'une partie des Américains portent aux armes à feu.

Pour ces photos, j'ai appliqué une formule que j'avais déjà utilisée pour d'autres projets : j'ai demandé à mes sujets de me montrer ce qu'ils avaient chez eux. J'ai ensuite tout agencé de façon ordonnée et géométrique, comme si chaque objet faisait partie intégrante de leur environnement.

Ces images et ces histoires sont le résultat de mon enquête et de mon aventure.

Gabriele Galimberti

LIEU
COUVENT DES MINIMES



Gabriele Galimberti

NATIONAL GEOGRAPHIC

The Ameriguns

It was 2005 when I fell in love with the United States. It happened on my first trip there. I remember the day very well, it was a Monday in late January. I landed around 3.00 pm in Houston, Texas, and from there immediately drove about 150 miles to Austin, the state capital. Those first three hours in the country left a lasting impression on me. An expanse of skyscrapers in the center of one of the nation's largest cities, oil wells pumping in the middle of the desert, 10-lane highways loaded with giant cars and at least fifteen gun shop signs standing either side of the highway.

Since that day I've travelled to the States twenty or more times, going back for work or to visit the many friends I've made over the years. Often I just went for the sake of seeing and living in new places. My love of the United States has never dwindled. It has influenced my growth and a large part of my work has been done there, taking thousands of photographs and collecting hundreds of stories of Americans. I can perhaps say that I know the United States and its people almost as well as I know my own country, Italy. Yet the country still manages to amaze me. For better or for worse. For example, a couple of years ago, I read that there are more weapons for private use than there are people in the USA. I immediately thought of my American friends - they have no weapons, as far as I know. And there are a lot of other Americans like them who do not have guns. «So who owns all these

firearms?» I wondered. «If so many people don't own any, then many others must own a lot.» It was because of this curiosity that I walked into a gun shop in Kansas one day and began talking to some of the customers there. «How many guns do you have at home?» I asked. «I have over 50!» one of them answered. Shortly after I was at his house, taking a portrait of him with his entire collection. He was proud to show his arsenal in the same way that a friend would show me their collection of vinyl records, or their collection of watches.

At that moment I decided to journey across the country to photograph, interview and discover the part of America that loves guns.

Some of the stories I found through people I knew, but most were found on Instagram and other social media, simply by following profiles with gun-related hashtags. I contacted a few and then went to their homes. My intention was to create a portrait of the weapons culture and of the love that a part of the American population has for firearms.

To take these photographs I used a visual formula that I have used before for other projects: I asked my subjects to show me what they were keeping in the house. Then, I arranged everything in an orderly and geometric way, as if each object was an integral part of the environment surrounding the subject. The pictures and stories are the result of my research and my journey.

Gabriele Galimberti

VENUE

COUVENT DES MINIMES



Gabriele Galimberti

www.gabrielegalimberti.com

I - [gabrielegalimbertiphoto](#)

T - [coffeesurfing](#)

Bio

Gabriele Galimberti is an Italian photographer based in Tuscany. He has spent the last few years working on long-term documentary photography projects around the world, some of which have become books, such as *Toy Stories*, *My Couch Is Your Couch*, *The Heavens* and *The Ameriguns*. Galimberti's work mainly consists of telling the stories, of people around the world, recounting their peculiarities and differences, the things they are proud of and the belongings with which they surround themselves. Social media is a fundamental part of the research needed to establish contacts, discover and produce these stories.

Galimberti committed to documentary photography after starting out as a commercial photographer and joining the artistic collective Riverboom. He is currently traveling the world, working on both solo and collective projects, as well as on assignments for international publications such as *National Geographic* magazine, *Stern*, *Geo*, *Le Monde*, *La Repubblica* and *Marie Claire*.

His pictures have been exhibited in shows worldwide, including Les Rencontres d'Arles in France, the Festival Images in Switzerland, and the V&A museum in London, U.K., and have won several prizes including the GRIN 2020, the APP 2020 and the Best In Show prize at the New York Photo Festival.

Gabriele Galimberti became a *National Geographic* photographer in 2016 and regularly works for the magazine.

Photos



Stephen F. Wagner (66 ans) – Municipalité de State College, Pennsylvanie

Jusqu'à l'âge de 50 ans, Stephen ne nourrit que des espoirs : il rêve, il jauge, il étudie l'histoire et les modèles. Les armes le fascinent depuis son enfance. Il n'a que 8 ans lorsque son grand-père lui met un revolver entre les mains et lui donne les explications de base. Des décennies plus tard, Stephen se sert de la même arme de poing pour apprendre à tirer à ses enfants. C'est un revolver Smith & Wesson qui occupe une place de choix dans sa collection réunie au cours des quinze dernières années et commencée dès qu'il quitte son poste de livreur FedEx pour un emploi à mi-temps dans une armurerie et pour exercer comme instructeur de tir certifié par la NRA. Aujourd'hui, Stephen a une collection de quelque 70 armes à feu, avec une préférence pour les pièces rares ou anciennes. Si les plus précieuses sont ses armes à feu datant de la guerre hispano-américaine, ce sont celles fabriquées aux États-Unis et sa collection des années 1970 dont il est le plus fier. « Je continue à en acheter. C'est un excellent investissement, et un formidable patrimoine à léguer à mes enfants. »

Chaque arme a servi au moins une fois, mais comme pour toute collection, c'est le fait d'en être propriétaire qui procure la plus grande joie. « Nous, les Américains, avons énormément de chance. Quel bonheur d'avoir un tel lien avec notre pays ! »

© Gabriele Galimberti / *National Geographic*

Stephen F. Wagner (66) – Municipality of State College, Pennsylvania

Until the age of 50, Stephen just wished. He dreamed, assessed, and studied history and models. Since childhood he's been fascinated with guns. When he was 8, his grandfather put a revolver in his hand and explained the basics. Decades later, Stephen used the same handgun to teach his own children to shoot. It was a Smith & Wesson, and still holds a place of honor in the collection he's built over 15 years, starting when he left his job as a FedEx delivery man to work part time in a gun shop and as an NRA-certified shooting instructor. Since then, Stephen has collected about 70 firearms, favoring rare and antique pieces. Among the most valuable are firearms from the Spanish-American War, but he is also particularly proud of his American-made firearms and his 1970s collection. "I keep on buying them. They're a good investment, and they'll be a marvelous legacy to pass on to my children."

Every gun has been used at least once, but, as for any collection, the joy comes from ownership.
"We Americans are very lucky. It's wonderful to have a bond of this sort with our country."

© Gabriele Galimberti / *National Geographic*

Brandon Brown (35 ans), Ashton (5 ans) et Carson (3 ans) – Harvest, Alabama

Brandon Brown est plutôt laconique : « J'ai 35 ans, je suis de Huntsville et j'adore les armes. » Célibataire avec deux enfants, il vit et travaille près de sa ville natale où il a passé toute son enfance. « Je suis un père de famille. J'adore passer du temps avec mes gamins et j'ai hâte de leur faire découvrir les armes. » Cette passion remonte à l'école primaire : « J'avais beaucoup de camarades de classe qui racontaient leurs parties de chasse avec leur père. J'avais 12 ans lors de mon premier tir. J'ai aimé, mais je me suis dit : « Faut-il en tirer du plaisir ? »

La réponse était oui, de toute évidence, car dès sa majorité, à 18 ans, il s'offre un AK-47, le fusil vedette des films qu'il affectionne. Aujourd'hui il est convaincu que tout individu, c'est-à-dire tout le monde, devrait posséder des armes et apprendre à s'en servir. « Si je pouvais m'adresser aux victimes des fusillades de masse, j'expliquerais que les armes à feu sauvent des vies. Je connais beaucoup de situations où elles servent à défendre. C'est pourquoi il ne faut aucune restriction sur la vente des armes. Sinon, les seuls à en détenir seront les criminels. »

© Gabriele Galimberti / *National Geographic*

Brandon Brown (35), Ashton (5) and Carson (3) – Harvest, Alabama

Brandon Brown is a man of few words: "I'm 35 years old, I come from Huntsville and I love guns." A single father of two, he still lives and works just outside the town where he was born and raised. "I'm a family man. I love to spend time with my kids, and I can't wait to introduce them to guns."

His passion started back when he was in primary school. "I had a lot of friends in school who'd talk about their experiences out hunting with their fathers. I shot a gun for the first time when I was 12. I liked it, but I thought, 'Should I enjoy this?'"

His answer must have been Yes for as soon as he turned 18 he bought an AK-47, the gun most popular in the movies he'd always loved. Today he believes that everyone – and that means everyone – should own guns and learn to use them. "If I could talk to the victims of a mass shooting, I'd explain that guns save lives. I know a lot of situations where firearms have been used for defense. That's why I don't believe there should be any restrictions on their sale. Otherwise, the only people to have them would be criminals."

© Gabriele Galimberti / *National Geographic*



Jérôme
Gence

Télétravail :
Allô bureau
bobo

Telework



Jérôme Gence

Lauréat du Prix
Pierre & Alexandra Boulat 2020

Télétravail: Allô bureau bobo

En 2019, près de 60 % des employés et cadres de bureau déclaraient s'ennuyer au travail. Sujet tabou dans les entreprises, ce risque de « bore-out », ou syndrome de l'ennui au travail, est deux fois plus important chez les milléniaux que chez les baby-boomers.

Souhaitant documenter la manière dont les nouvelles technologies permettent de redéfinir les codes du travail, je me suis rendu à Bali, destination préférée des jeunes Occidentaux dans leur quête d'épanouissement grâce au travail à distance.

Installés dans les espaces de coworking, ces « digital nomads » m'ont expliqué pourquoi « l'île des dieux » s'était transformée en une « Silicon Bali ». Que l'on soit web developer, webdesigner ou community manager, on accède là-bas pour quelques heures de travail à distance à ce graal de plus en plus inaccessible dans les sociétés occidentales : l'indépendance économique, l'appartenance à une communauté et la possibilité de profiter du moment présent dans un monde où l'avenir n'a jamais paru aussi incertain.

Mais en Occident, les entreprises ont encore des réticences à donner du travail à ces exilés numériques, préférant avoir leurs employés sous la main, les pieds sous un bureau plutôt que dans l'eau.

Et alors que l'on attendait davantage la révélation du télétravail comme une solution

à l'émergence de l'intelligence artificielle ou à l'instauration du revenu universel, c'est bien un ennemi invisible qui va profondément changer la donne.

Rien qu'entre février et mars 2020, à la veille du premier confinement, le nombre moyen de recherches sur Google en France autour du mot-clé « télétravail » explose, passant de 88 000 à 860 000. Beaucoup d'entreprises ne voient alors que le télétravail pour assurer la continuité de leur activité. De l'image nonchalante qu'on lui prêtait il y a encore quelques mois, le télétravail devient alors une expérience forcée. Près de 7,5 millions de Français se retrouvent à organiser des réunions virtuelles de chez eux. Pour certains même, deux nouveaux camps émergent : la France du télétravail, et les autres.

Mais passé l'euphorie des premières semaines d'« apéros Zoom », les premiers maux ne tardent pas à s'exprimer sur les claviers des nouveaux télétravailleurs. Parmi eux : l'isolement, l'anxiété, les douleurs physiques ou encore le devoir d'être toujours accessible « en ligne » afin de pallier l'absence physique.

À travers ce reportage, j'ai souhaité ainsi documenter le télétravail de Bali à l'Europe, de l'avant et de l'après-pandémie, celui d'un monde en mouvement devenu immobile. Quels tendances et comportements vont émerger du côté des entreprises et de leurs employés ? De quelle manière les Français vont-ils reprendre le chemin du travail... ou du télétravail ?

Jérôme Gence

LIEU
COUVENT DES MINIMES

Je tiens à remercier pour leur confiance toutes les personnes qui m'ont ouvert leur quotidien au cours de ce reportage, Annie Boulat, les membres du jury du Prix Pierre et Alexandra Boulat 2020, ainsi que Cyril Drouhet, directeur de la photographie et des reportages du *Figaro Magazine*.



Jérôme Gence

Winner of the 2020
Pierre & Alexandra Boulat Award

Telework

A survey conducted in 2019 reported that up to 60% of office workers and executives were bored at work. The subject of boredom at the workplace may be taboo, but the risk is real, and the prevalence is twice as high with Millennials than with Baby Boomers.

I wanted to report on the way new technologies can change working practices, so set off to Bali, a favorite destination for young westerners hoping to find fulfilment by working at a distance. There the digital nomads in coworking spaces explained why Bali, the “island of the gods” had become “Silicon Bali.” Whatever their work, as web developer, web designer or community manager, a few hours of telework can see them achieve the goal that is increasingly inaccessible in western countries, i.e. to have economic independence, to be part of a community and to be able to enjoy the present in a world where the future is so uncertain.

But in the West, many companies are still reluctant to give work to these digital exiles, preferring to have staff in view, under control, their feet firmly planted at their desks rather than paddling in the water.

Next, just as the idea of telework was being acclaimed as a solution combining with the emergence of artificial intelligence and the prospect of universal income payments, an invisible enemy turned up to change things entirely. In France, before the first lockdown

was announced, in just one month, from February to March, the increase in the number of Google searches using the keyword “Télétravail” [Telework] went from 88,000 to 860,000. Companies had no option other than teleworking if they wanted to keep operating. What had been an image of nonchalance just a few months earlier became a compulsory experience. In France, 7.5 million workers found themselves at home, working and attending virtual meetings. Groups formed and the country was suddenly divided between teleworkers and the rest. But once the initial euphoria of drinks with friends via Zoom was over, the first problems were coming through in messages from the latest converts to telework, complaints such as feeling isolated and lonely, getting aches and pains, grumbling about having to be available online all the time to make up for physical absence.

The report shows teleworking practices in Bali and Europe, before and after the pandemic, in a world which never stands still. What trends and new behavior patterns will now appear with the companies and their employees? How will France make its way back to the workplace, or will it be telework?

Jérôme Gence

I wish to thank all the people who, in the course of the report, let me share in the experience of their day-to-day life. Thank you for your trust, and thank you to Annie Boulat, the members of the jury of the Pierre & Alexandra Boulat Award for 2020, and also Cyril Drouhet, picture & features editor of *Le Figaro Magazine*.

VENUE
COUVENT DES MINIMES





Jérôme Gence

www.jeromegence.com

Bio

Originaire de l'île de la Réunion où il a grandi, Jérôme Gence découvre l'Himalaya à l'école grâce à des conférenciers voyageurs. Cet Himalaya devient alors son rêve d'enfant. Un rêve qu'il réalise en 2015 en arrivant au Népal après plus d'un an de voyage depuis Paris. C'est au cours de ce périple qu'il réalise ses premières photos. En 2016, Jérôme présente sa première exposition à l'Atelier Yann Arthus-Bertrand, à Paris, avec le soutien de Canon France.

Depuis, il s'intéresse à l'impact des nouvelles technologies dans nos sociétés modernes. En parallèle de ses reportages, Jérôme exerce à distance son métier de data analyst.

Ses reportages sont publiés en France et à l'étranger, entre autres dans *Le Figaro Magazine*, *Le Monde*, *Stern*, *Die Zeit*, *Der Spiegel*, *Polka Magazine*, *6 Mois*, et sur le site du *National Geographic*.

Depuis décembre 2020, il est l'un des nouveaux ambassadeurs Canon.

Photos



Nina, une Hollandaise de 31 ans (sur le flamant rose à droite), a réuni des amis dans une villa de Bali pour une session de travail. C'est aussi l'occasion de partager bons plans, opportunités professionnelles et expériences vécues tout en profitant du confort de vie à la balinaise. Nina tient également un blog, « Digital Nomads Daily », sur lequel elle propose interviews et conseils sur le style de vie qu'elle a choisi.

© Jérôme Gence

Lauréat du Prix Pierre & Alexandra Boulat 2020 soutenu par la Scam

Nina (31, lounging on the inflatable flamingo on the right), is from the Netherlands; she is conducting a work session with friends in a house in Bali. It is also an opportunity to discuss ideas, opportunities and experiences while enjoying the living conditions in Bali. Nina's blog called "Digital Nomads Daily" features interviews and tips on the lifestyle she has chosen.

© Jérôme Gence

Winner of the 2020 Pierre & Alexandra Boulat Award, sponsored by LaScam



Vincent, ingénieur logiciel, chez lui à Paris. Après avoir passé plusieurs années à Bali, au Japon et à New York en travaillant à distance, Vincent est revenu s'installer à Paris. Actuellement en télétravail, il partage son temps professionnel entre son appartement et un espace de coworking que loue son entreprise. Les salariés à distance travaillent, en moyenne, 48,5 minutes de plus par jour.

© Jérôme Gence

Lauréat du Prix Pierre & Alexandra Boulat 2020 soutenu par la Scam

Vincent, a software developer, at home in Paris. After years working remotely in Bali, Japan and New York, he moved back to Paris, but is still working remotely, some of the time from his own apartment and at other times in a coworking space rented by his company. The average day's work increases by 48.5 minutes when working remotely.

© Jérôme Gence

Winner of the 2020 Pierre & Alexandra Boulat Award, sponsored by LaScam



Vincent (à droite), un développeur français, travaille à Second Home, un espace de coworking décoré d'un millier de plantes vertes, l'un des plus appréciés de Lisbonne. De nombreux télétravailleurs européens ont fui les restrictions sanitaires de leurs pays pour venir s'installer au Portugal, qui non seulement a été relativement épargné par le Covid-19 mais attire aussi par son climat et le coût de la vie peu élevé.

© Jérôme Gence

Lauréat du Prix Pierre & Alexandra Boulat 2020 soutenu par la Scam

Vincent (right), a French software developer, is seen here in Lisbon at "Second Home," a sought-after coworking space with a proliferation of indoor plants. When the first lockdowns were imposed, many Europeans opted for Portugal which was not so hard hit at the time, and had the added attractions of good weather and a relatively low cost of living.

© Jérôme Gence

Winner of the 2020 Pierre & Alexandra Boulat Award, sponsored by LaScam

La Ve



*France,
the Fifth
Republic
(October 4, 1958,
to the present)*

Guillaume
Herbaut

Guillaume Herbaut

AGENCE VU'

La V^e

En place depuis 62 ans après son adoption par référendum en 1958, la Constitution de la V^e République française et les institutions qui garantissent son respect ont longtemps été rattachées à l'image d'une ère de progrès, d'une France forte et dynamique.

« Un des caractères essentiels de la Constitution de la V^e République, c'est qu'elle donne une tête à l'État », disait Charles de Gaulle à propos du texte dont il avait confié la rédaction à son futur Premier ministre Michel Debré. Pourtant, en France, on sait ce que l'on fit subir par le passé aux têtes de l'État...

Aujourd'hui, la V^e semble au bord de l'asphyxie. La crise économique persistante, le sentiment d'une société à deux vitesses voire multi-fracturée, la concentration du pouvoir, les attaques terroristes, la montée du populisme, la crise des gilets jaunes mettent à mal ses fondements. Et la pandémie de Covid-19 n'a fait qu'aggraver les maux de la V^e.

À travers les soubresauts de la vie politique et sociale, ce travail interroge la représentation de la République française aujourd'hui.

Le quinquennat d'Emmanuel Macron, bien souvent marqué par le centralisme et le caractère « jupiterien » du chef de l'État, arrive bientôt à son terme. La question de notre mode de gouvernance, passée au second plan pendant la crise sanitaire, risque de se poser à nouveau en 2022, avec d'autant plus de force que les institutions ne semblent plus en mesure d'apporter des solutions aux crises que nous traversons.

Guillaume Herbaut

Je tiens à remercier le service photo du journal *Le Monde* qui m'a soutenu depuis le début de ce projet.

LIEU
ÉGLISE DES DOMINICAINS



Guillaume Herbaut

AGENCE VU'

France, the Fifth Republic

(October 4, 1958,
to the present)

The Constitution of the new French Republic, adopted by referendum in 1958, and the institutions established to serve it were, for decades, associated with ideas of progress and a strong, dynamic French nation.

"One of the essential features of the Constitution of the Fifth Republic is that it endows the State with a head," observed Charles de Gaulle when speaking of the text which had been drafted, at his request, by Michel Debré, the man subsequently to become his Prime Minister. There is a touch of irony, as France is well known for the fate reserved for certain heads of State in the past. Today, more than sixty years later, the Fifth Republic is struggling, under pressure from the ongoing financial crisis, an increasingly divided society, the concentration of power in the hands of an elite, terrorism, demagogic, and the social unrest of the "gilets jaunes" protest movement. All of this has shaken the Republic to its foundations, and now it has been hard hit by the Covid-19 pandemic. The photographic report covers the ups and downs of politics and society under the Fifth Republic, exploring the way it operates and is seen today.

The five-year term of President Emmanuel Macron has featured centralized power and the Jupiter-like character or role of the president, but he will soon be reaching the end of his current term of office. During the crisis of the pandemic, the question of the type of governance needed for the country became a matter of secondary importance, but it could well come up again in 2022, the election year, particularly as the institutions of the Fifth Republic do not seem to have solutions to deal with the current crises.

Guillaume Herbaut

I wish to thank the photography section of the newspaper *Le Monde* for the support provided since the beginning of the project.

VENUE
ÉGLISE DES DOMINICAINS





Guillaume Herbaut

www.guillaume-herbaut.com

FB - **Guillaume Herbaut Photography**
I - **guillaumeherbaut**

Bio

Guillaume Herbaut vit et travaille à Paris. Parallèlement à des commandes pour la presse, son travail documentaire le conduit dans des lieux chargés d'histoire dont il interroge les symboles et la mémoire afin d'en révéler les drames invisibles : Tchernobyl, Auschwitz, Nagasaki et plus récemment le conflit en Ukraine. Ses photographies ont été exposées au Jeu de Paume, à la Maison rouge, à l'Arche du photojournalisme ou encore dans de nombreux festivals. Il a reçu plusieurs récompenses, dont deux World Press, un Visa d'or, le prix Niépce 2011 et, en 2016, le prix Bayeux-Calvados des correspondants de guerre, catégorie web journalisme, pour son carnet de route en Ukraine produit par Arte Info.

Photos



Sénateur durant la séance des questions d'actualité au Gouvernement.
Sénat, Palais du Luxembourg, Paris, 24 juin 2020.
© Guillaume Herbaut / Agence VU'

At the French Senate, during question time when senators can address questions to the government.
Luxembourg Palace, Paris, June 24, 2020.
© Guillaume Herbaut / Agence VU'



Un buste de Marianne dans un jardin du quartier du Chêne Pointu. C'est dans ce quartier que les émeutes de 2005 dans les banlieues ont commencé.
Clichy-sous-Bois, Seine-Saint-Denis, 26 novembre 2020.
© Guillaume Herbaut / Agence VU'

The Marianne symbolizing the French Republic dumped in a park in the Chêne Pointu neighborhood where the 2005 riots started and spread to other districts on the outskirts of Paris. Clichy-sous-Bois, Seine-Saint-Denis, November 26, 2020.
© Guillaume Herbaut / Agence VU'



Manifestation de gilets jaunes organisée par le collectif Force jaune sur la place du Trocadéro durant la deuxième période de confinement liée à la pandémie de Covid-19.
Paris, 14 novembre 2020.
© Guillaume Herbaut / Agence VU'

A "Yellow Vest" demonstration organized by the "Force jaune" collective during France's second Covid-19 lockdown. Human Rights Esplanade, Place du Trocadéro, Paris, November 14, 2020.
© Guillaume Herbaut / Agence VU'

A photograph showing a young African girl sitting on a yellow plastic jerrycan. She is wearing a red long-sleeved shirt with black polka dots and blue and white horizontally striped pants. Her hair is pulled back in a bun. She is looking towards the camera with a neutral expression. In the foreground, there is a blue jerrycan partially visible. In the background, several other people are standing, including a woman in a pink dress and a child in a yellow shirt. The setting appears to be a dirt ground with some sparse vegetation.

Olivier
Jobard

Éthiopie,
exils
et dérives

*Ethiopia –
Exile and
Ordeals*

Olivier Jobard

MYOP

Lauréat du Prix Camille Lepage 2020,
soutenu par la Saif

Éthiopie, exils et dérives

En arrivant en Éthiopie en 2019, je découvre un pays au bord du gouffre. Partout la terre manque. Tantôt asséchés, tantôt inondés, les sols fertiles sont disputés entre les différentes ethnies qui contestent les redistributions des régimes passés. Ces chocs climatiques et tensions agraires entraînent un exode sans précédent. J'accompagne alors les migrants éthiopiens dans leur voyage vers l'Arabie saoudite. Un pays qui incarne pour eux un eldorado où ils pourront gagner de quoi vivre dignement. Ils s'y rêvent ouvriers, capables de payer à leurs familles une maison «en dur», mais le rêve ne se concrétise que pour certains. Partis à pied pour un périple de plus de 2000 kilomètres, la route se révèle une épreuve aux risques parfois mortels et les affrontements ethniques s'y reproduisent. Nombreux sont ceux qui meurent de déshydratation ou se noient pendant la traversée de la mer Rouge. La torture est ensuite un passage presque obligé dans un Yémen en guerre, livré au règne des milices locales et des mafias éthiopiennes de la migration. Pour beaucoup la route s'arrête à Aden, ancienne capitale du Sud-Yémen, où les migrants atterrissent en n'ayant plus de quoi payer la suite du périple.

Dans ce pays à l'avenir incertain, je me suis attaché au destin de Moustafa. Migrant, il rêvait d'échapper à sa condition de paysan. Il a été touché par une balle au Yémen alors qu'il allait passer la frontière avec l'Arabie saoudite.

Après six mois de galères dans un pays ravagé par la guerre, il a été rapatrié en Éthiopie. Il vit désormais de la mendicité car son vieux père est trop pauvre pour s'occuper de lui. Moustafa rêve d'un «petit exil» à Addis-Abeba, la capitale, pour ne pas déshonorer sa famille en mendiant. Son parcours à la dérive m'apparaît comme l'incarnation d'une jeunesse éthiopienne sans horizon, pour qui la fuite à tout prix reste l'unique option.

Et alors que je suis la route de Moustafa pendant deux ans, j'assiste à un nouvel exode. Fin 2020, une guerre éclair au Tigré conduit des dizaines de milliers de familles à tout quitter. Du jour au lendemain, combats et bombardements les poussent vers le Soudan voisin. Dans ce pays parmi les plus pauvres au monde, les Éthiopiens deviennent réfugiés, sans savoir s'ils pourront un jour regagner leur pays.

Olivier Jobard

Ces reportages ont également été réalisés avec l'aide du *Figaro Magazine* et de *La Croix Hebdo*.

LIEU
COUVENT DES MINIMES



Olivier Jobard

MYOP

Winner of the 2020 Camille Lepage Award,
sponsored by la Saif

Ethiopia – Exile and Ordeals

When I first came to Ethiopia in 2019, I discovered a country on the verge of collapse. There was a shortage of land, everywhere, and what land could be found was either arid and dusty or flooded. Arable land has been a source of conflict between different ethnic groups refusing to accept land redistribution schemes decided by past governments. The harsh climate and tension over land triggered an unprecedented population shift with people moving away from rural areas.

At the time, I was traveling with Ethiopian migrants hoping to reach Saudi Arabia, a country they see as an El Dorado where they can make a decent living. They dream of being laborers there, earning enough to build a proper home for their families. But for some that dream will never come true. The path is traveled on foot, over more than 2,000 kilometers, an ordeal sometimes involving threats to their lives and clashes between ethnic groups. Many die of thirst or drown while attempting to cross the Red Sea. By the time they reach war-torn Yemen, they can end up being tortured and exploited by local militia groups and gangs of Ethiopian human traffickers. Many can go no further than Aden, the former capital in the south where migrants unable to pay more will end their journey.

There, in Yemen, a country with no prospects, where uncertainty prevails, I met Moustafa and discovered his plight. Moustafa chose migration as a means of escaping from life on the land, but in Yemen he was hit by a bullet just as he was about to cross the border into Saudi Arabia. After six months of struggle, he was taken back to Ethiopia. There, his father is old and poor, so Moustafa has to survive by begging. But he has another dream now, a dream of exile on a smaller scale, in the capital city of Addis Ababa, so as not to bring dishonor on his family by begging. I see Moustafa's experience and downward spiral as an example epitomizing the plight of Ethiopia's younger generation, a generation with no prospects and whose sole option appears to be exile.

I followed Moustafa over two years, and saw a new exodus. By late 2020, the sudden outbreak of war in the region of Tigray forced tens of thousands of families to flee, away from the fighting and bombing, and across the border into Sudan, one of the poorest countries in the world. Here they have now become refugees, not knowing when or even if they will be able to return home one day.

Olivier Jobard

Reports conducted with additional support from
Le Figaro Magazine and *La Croix Hebdo*.

VENUE

COUVENT DES MINIMES





Olivier Jobard

www.olivierjobard.com

FB - **Olivier Jobard**
I - [olivierjobardphoto](https://www.instagram.com/olivierjobardphoto)
T - [@OlivierJobard](https://twitter.com/OlivierJobard)

Bio

De Kingsley, qu'il accompagne en 2004 dans son périple clandestin depuis le Cameroun, à Luqman à travers les montagnes turco-iraniennes, ou avec Ghorban dans son intégration française, Olivier Jobard s'attache à incarner la migration.

À 20 ans, après être passé par l'école Louis Lumière, Olivier devient photojournaliste et intègre l'agence Sipa Press. Il est propulsé dans la guerre d'une génération, celle des Balkans. Après avoir parcouru le monde et ses coins sombres, il est rattrapé en France, à Sangatte, par les réfugiés des conflits qu'il a couverts. Il choisit alors le documentaire pour porter son regard sur les questions migratoires, en photographie puis en film.

Son principal allié est le temps. La question de la temporalité est omniprésente dans son travail, car elle l'est dans la vie d'un migrant. Attente et urgence alternent de façon imprévisible. Les épreuves semblent dilater le temps.

L'agence MYOP le représente aujourd'hui.

Photos



À Hamdayet, au Soudan, les organisations humanitaires qui n'ont pas ou peu d'accès à la région du Tigré ont mis en place un centre de transit.

© Olivier Jobard / MYOP

Lauréat du Prix Camille Lepage 2020, soutenu par la Saif

Humanitarian organizations have little or no access to the Tigray region so a transit center was set up in Hamdayet, Sudan.

© Olivier Jobard / MYOP

Winner of the 2020 Camille Lepage Award, sponsored by la Saif



Arrivés sur la côte sud à Ras Al-Arah, les migrants oromos entament une longue marche à travers le Yémen, un pays ravagé par la guerre civile.

© Olivier Jobard / MYOP

Lauréat du Prix Camille Lepage 2020, soutenu par la Saif

Migrants from the Oromo region have reached Ras Al-Arah on the south coast of Yemen and are now embarking on the long trek across the war-torn country.

© Olivier Jobard / MYOP

Winner of the 2020 Camille Lepage Award, sponsored by la Saif



Originaire de Mai-Kadra, au Tigré, Habrehaley (21 ans) a été frappé avant d'être laissé pour mort par des miliciens amharas alliés au gouvernement fédéral. Il a été attaqué, dit-il, parce qu'il est tigréen. Amnesty International dénonce un « massacre de civils » dans la région du Tigré. Hamdayet, Soudan.

© Olivier Jobard / MYOP

Lauréat du Prix Camille Lepage 2020, soutenu par la Saif

Habrehaley (21) is from Mai-Kadra in the Tigray region. He was attacked and left for dead by Amhara militiamen loyal to the federal government. He believes he was targeted because he is from Tigray. For Amnesty International this was a deliberate massacre of civilians in Tigray. Hamdayet, Sudan.

© Olivier Jobard / MYOP

Winner of the 2020 Camille Lepage Award, sponsored by la Saif

Mon Portugal
My Portugal



**Patrícia
de Melo
Moreira**

Patricia de Melo Moreira

AFP

Mon Portugal

Pour les photographes basés à Lisbonne, le Portugal semble trop souvent à l'écart de l'actualité, à quelques exceptions près.

Ainsi récemment, la crise financière à laquelle le pays est confronté depuis une décennie m'a donné l'occasion de documenter la transformation du pays ainsi que, chaque été ou presque, la catastrophe des feux de forêt. Mon travail met l'accent sur les aspects sociaux et culturels de ce pays souvent présenté à travers le prisme du tourisme, parfois avec des images qui ne correspondent plus à la réalité.

Les Portugais ont l'habitude de vivre des périodes difficiles, mais nous sommes un peuple fier, fier de notre culture si riche et de nos réussites dans tant de domaines.

Loin des feux de l'actualité, je peux me concentrer sur des sujets plus intimes, souvent méconnus, qui à leur manière dépeignent le présent tout en évoquant les traditions et l'histoire des différentes régions de ce petit pays.

La pandémie de Covid-19 a mis en exergue les forces et les faiblesses de la société portugaise, montrant un peuple uni et résilient, même s'il faut reconnaître que nous vivons dans un pays qui doit encore évoluer et s'affirmer dans le panorama européen.

Patricia de Melo Moreira

LIEU

COUVENT DES MINIMES



Patricia de Melo Moreira

AFP

My Portugal

For a Lisbon-based photographer, Portugal often means being outside the news spotlight, but recent exceptions have been the economic crisis which the country has faced over the past decade providing me with an opportunity to document the transformation of the country, and the catastrophic wildfires that hit Portugal almost every summer. My work consists mainly in covering social and cultural aspects of a country usually associated with tourism and sometimes presented in outdated pictures no longer conveying the reality.

The Portuguese are used to tough times but we are a proud people, proud of our rich culture and our achievements in many areas.

Being outside the spotlight allows me to focus on intimate and often little-known stories that somehow depict the present and show the traditions and history in different parts of this small country.

The Covid-19 pandemic highlighted both strengths and weaknesses of Portuguese society, showing a united and resilient people, but at the same time it became clear that we live in a country that still needs to evolve and move into the European panorama.

Patricia de Melo Moreira

VENUE
COUVENT DES MINIMES

RESERVADO

15

560





Patricia de Melo Moreira

Bio

(1983, Lisbon)

Patricia de Melo Moreira studied photojournalism at ETIC and started to work with local magazines and newspapers in 2006. In 2009, she became a stringer for Agence France-Presse for which she covers daily news in Portugal. In 2018, she was the first woman to receive the Estação Imagem Award, for her work "Dark Summer." She was recently nominated for The Guardian Agency Photographer of the Year.

| - patmmoreira

Photos



La ville de Coimbra, située dans le centre du Portugal, 26 septembre 2019.
© Patricia de Melo Moreira / AFP

Coimbra, central Portugal, September 26, 2019.
© Patricia de Melo Moreira / AFP



Échauffement en coulisses lors de la Journée de la tauromachie. Au programme, la corrida expliquée aux enfants, un spectacle sans effusion de sang. Au Portugal, les toreros cherchent à attirer un nouveau public en luttant contre la perte de popularité de cette tradition dénoncée par les défenseurs des droits de l'animal.

Arènes du Campo Pequeno, Lisbonne, 23 février 2019.
© Patricia de Melo Moreira / AFP

Warming up backstage on Bullfighting Day. The event featured an explanation of the "corrida" for children, and a show without any killing or blood as bullfighters in Portugal attempt to attract new audiences and counter the decline of the sport criticized by animal rights advocates. Campo Pequeno Bullring, Lisbon, February 23, 2019.
© Patricia de Melo Moreira / AFP



Ana Cristina (44 ans) est conductrice de tramway depuis vingt ans.
Lisbonne, 28 février 2018.
© Patricia de Melo Moreira / AFP

Ana Cristina (44) has been a tram driver for 20 years.
Lisbon, February 28, 2018.
© Patricia de Melo Moreira / AFP



Retrospective

**Vincent
Munier**

Vincent Munier

Rétrospective

À travers cette exposition, Vincent Munier invite les visiteurs de Visa pour l'Image à déployer leurs ailes pour un voyage poétique tout naturel, sans frontières géographiques, avec la beauté du monde sauvage pour horizon.

Un voyage en quête de lumières, d'abord : celles, subtiles, des moments crépusculaires du petit matin et du soir ; la lumière aveuglante de la neige, la lumière ouatée de la brume ; celle du clair de lune, celle qui subsiste même dans la nuit noire. Un voyage en quête de rencontres, bien sûr : un bestiaire sauvage s'expose ici, de la minuscule fourmi au grand cerf, du modeste moineau à la panthère des neiges, de l'invisible lièvre arctique à l'ours polaire.

La rencontre avec l'oiseau est bien souvent la plus fugace – le temps d'un froissement de plumes... il a déjà glissé ailleurs. Les plus grandes espèces offrent davantage de temps au photographe pour penser son cadrage, en prenant la pose : grues du Japon en parade amoureuse sous la neige, manchots empereurs serrés en colonie pour affronter le blizzard, harfangs des neiges en chasse dans les vastes étendues blanches.

Pour rencontrer les grands mammifères terrestres (ours brun, ours blanc, lion d'Afrique, loup arctique...), l'approche est différente : le photographe acquiert une connaissance fine des milieux et territoires sur lesquels ils évoluent, et se fait pisteur. Il lui faut lire les traces plus ou moins ténues des passages répétés des animaux, repérer les places de chasse, de parade ou de repos, afin de pouvoir

élire le meilleur poste d'observation pour dresser son affût, ou simplement s'allonger à ras de terre, sous un filet de camouflage, derrière un rocher ou sous le couvert végétal. Se fondre dans le décor, masquer son odeur, émettre le moins de sons possible ; l'activité est solitaire et la magie opère bien plus facilement si le photographe est seul sur le terrain, tous ses sens en éveil.

Quel que soit le continent, quel que soit le paysage arpентé, qu'il soit finalement tout proche ou extrême, les moteurs sont les mêmes pour Vincent Munier : vivre et revivre l'espoir d'avoir choisi « le bon endroit, le bon moment », le frisson de l'attente, et l'émerveillement lorsque la bête surgit.

Montrer la beauté du monde a-t-il encore du sens aujourd'hui, à l'heure où chaque strate de notre environnement se trouve dégradée, où quasi chaque objet de notre quotidien masque un désastre écologique ?

Vincent Munier se pose cette question depuis de nombreuses années et la soumet avec sincérité au public de Visa pour l'Image et à ses confrères du photoreportage. Célébrer la beauté de la nature ou témoigner des atteintes qui lui sont faites : les deux démarches ont sans doute leur place et relèvent d'un engagement qui peut être tout aussi profond et lucide.

Chacun d'entre nous a besoin de côtoyer la beauté dans son existence. Et notre émerveillement, doublé d'une meilleure connaissance / éducation à l'environnement, a indubitablement pour corollaire le désir de le protéger. « Se contenter du monde, lutter pour qu'il demeure », écrit Sylvain Tesson. Dans cette lutte, l'humilité et la responsabilité des humains face au reste du monde vivant devraient peser le même poids et marcher ensemble.



Charge de yack sauvage.
Qinghai, hauts plateaux du Tibet.
© Vincent Munier

A wild yak charging.
Qinghai-Tibetan plateau.
© Vincent Munier

Vincent Munier

Retrospective

At Visa pour l'Image, Vincent Munier is extending an invitation to visitors, encouraging them to spread their wings and embark on a poetic journey through nature, free of any geographical boundaries as we set our sights on wild horizons. The journey is also a pursuit of light: the subtle light of dawn or dusk, the blinding light of snow, the opaque light of mist and of moonlight as it filters through the depths of night. The journey is, by definition, one of discovery, through a range of wildlife, from the tiniest ant to a large deer, from a modest sparrow to a snow leopard, from an invisible arctic hare to a polar bear.

An encounter with a bird is invariably fleeting, just a flap of feathers and it takes flight. Large species are more in line with the time scale of photography, leaving a margin for settings and to frame the picture as the animal adopts the right pose, for example Japanese crane when courting in the snow, or a colony of emperor penguins huddled together in a blizzard, or the snowy owl searching for prey over a vast expanse of white terrain.

Large land mammals such as bears, lions and arctic wolves require a different approach so the photographer has to build up detailed knowledge of the land and environment where they live, working like a tracker, searching out any traces showing the animals passing through the area, finding hunting spots, or mating zones or simply spots where they rest, then being able to set up a lookout to keep watch, sometimes lying flat on the ground under camouflage

gear, or behind a rock, hidden beneath plants. It is a matter of merging into the landscape, concealing any human smell, and being as quiet as possible. It is solitary work, and the magic works more easily when the photographer is alone in the field, every sense sharpened.

No matter which continent it is, no matter which landscape is being crossed, whether the animal is near or far, the drive is always the same for Vincent Munier, hoping over and over again, that the right place has been found at the right time, experiencing the excitement of waiting and the wonderment when the animal appears.

What purpose can be found today in exhibiting the beauty of the world, at a time when every part of the environment appears to be suffering, when it seems that nearly every item used in our everyday life is part of an ecological disaster?

Vincent Munier has been contemplating the question for many years now, and here, in all sincerity, is presenting his photographic report at Visa pour l'Image for the general public and fellow photographers to see. Is the beauty of nature a cause for celebration or should attention be focused on the damage being done to nature? Both approaches could be justified and be part of a genuine and rational commitment.

Beauty is needed in the existence of any and every human, so our admiration of the environment together with better knowledge and understanding of it can clearly stand as the corollary to our aspirations to protect it. "Be happy with the world, and fight for it to remain" [Sylvain Tesson], and in that fight humans must display humility and responsibility in relation to the rest of the living world which should be seen on an equal footing as we move and live together.





Vincent Munier

www.vincentmunier.com

FB - **Vincent Munier – Photographer**

I - **vincent_munier_photographer**

T - **vincentmunier88**

Bio

Originaire des Vosges, Vincent Munier se passionne très tôt pour la nature. Il découvre la photographie animalière à l'âge de 12 ans aux côtés de son père, Michel Munier, défenseur de la nature lorraine.

Depuis 2002, il a réalisé de nombreux voyages photographiques, dans sa quête de montrer la beauté des vastes espaces sauvages, où la nature n'est pas encore transformée par l'homme. Le Grand Nord canadien, la taïga russe et les déserts arctiques sont des terrains qui le fascinent. Il cherche à les explorer en s'immergeant, comme l'animal, le plus discrètement possible dans la nature, à travers des expéditions engagées, en solitaire et en autonomie.

En 2013, il passe un mois sur l'île d'Ellesmere (Nunavut, Canada) dans des conditions de froid extrême. Une meute de neuf loups blancs vient à sa rencontre ; il vit alors l'un des moments les plus forts de sa carrière de photographe et rapporte des images rares de ces « fantômes de la toundra ». Le livre *Arctique*, son best-seller à ce jour, paraît en 2015 et réunit ses 200 meilleures images des espèces et paysages du Grand Nord.

La panthère des neiges est un autre prédateur emblématique qu'il photographie pour la première fois au printemps 2016, sur le haut plateau tibétain, après plusieurs voyages sans la rencontrer. En 2018, il entraîne avec lui l'écrivain voyageur Sylvain Tesson sur les traces du félin. Deux livres photographiques voient alors le jour : *Tibet, minéral animal* et *Promesse de l'invisible*. Sylvain Tesson relate ensuite leur aventure commune dans le récit *La Panthère des neiges* (Gallimard), récompensé par le prix Renaudot 2019. Un film est en cours de réalisation et devrait sortir en salles en 2021.

Vincent Munier est l'auteur de nombreux livres, reportages et expositions dans différents pays, et le fondateur des éditions Kobalann.

Photos



Portrait de loup arctique dans la brume. Île d'Ellesmere, Nunavut, Canada.
© Vincent Munier

Arctic wolf in the fog. Ellesmere Island, Nunavut, Canada.
© Vincent Munier



Parade de tanchos (grues du Japon). Hokkaido, Japon.
© Vincent Munier

Mating dance of the Japanese red-crowned crane ("tancho"). Hokkaido, Japan.
© Vincent Munier



**Double peine :
les réfugiés
dans la crise
sanitaire**

***Crisis Upon Crisis:
Refugees and
the Health Crisis***

**Agence
MYOP
agency**

Agence MYOP

POUR LA COMMISSION EUROPÉENNE

Le projet a été produit par l'agence MYOP avec le soutien de la Commission européenne dans le cadre de la campagne **#SaferTogether**.

Les photographes du projet :

Guillaume Binet

Agnès Dherbeys

Olivier Laban-Mattei

Stéphane Lagoutte

et **Pascal Maitre**

Double peine : les réfugiés dans la crise sanitaire

Si la crise du Covid-19 a été « une tragédie humaine qui porte à l'économie [...] un coup d'une gravité sans précédent depuis la Seconde Guerre mondiale » (rapport de la Banque mondiale), elle n'a pas atteint aussi durement tous les pays et les individus. Ceux qui cumulaient déjà les vulnérabilités, ceux dont « un petit coup renverse aussitôt la personne » ont été pris dans la tourmente. Les réfugiés et déplacés des pays en développement, déjà contraints au déracinement par la misère ou la violence, comptent parmi les personnes les plus vulnérables au monde. Le moindre choc supplémentaire menace de les faire basculer de la précarité à la survie. La pandémie a fermé les frontières, coupant les liens qui les reliaient à leur pays d'origine. Elle les a privés d'une économie informelle vitale à leur subsistance, a aggravé la fragilité de leurs conditions sanitaires et a compliqué leur accès aux ressources de base. Entre novembre 2020 et février 2021, cinq photographes de l'agence MYOP se sont rendus dans cinq pays où l'Union européenne est intervenue dans le cadre du projet #SaferTogether. Ils y ont documenté la vie de ces personnes déplacées pour lesquelles la pandémie, s'ajoutant à l'exil, constitue une double peine.

Cette double peine s'alourdit encore lorsque les personnes cumulent les facteurs de vulnérabilité, comme c'est le cas pour les femmes et les mineurs. En Équateur, pays qui attire de très nombreux réfugiés d'Amérique latine, Agnès Dherbeys a rencontré des femmes isolées qui y ont trouvé refuge, alors que la pandémie limitait la capacité du pays à accueillir de nouveaux arrivants et accentuait la xénophobie à l'égard des réfugiés.

De nombreuses femmes luttent aussi pour élever leur famille dans le camp de Kyaka II en Ouganda, dont la population a quadruplé en quatre ans pour atteindre 125 000 individus, qui ont souvent fui les violences des groupes rebelles en RDC ainsi que l'épidémie d'Ebola. C'est là que Stéphane Lagoutte a notamment rencontré Mwamini, 16 ans, qui élève seule son frère et ses sœurs depuis que leur mère les a abandonnés.

La pandémie n'a pas seulement accentué les pressions subies par les pays d'accueil, elle a également limité les moyens des organisations internationales pour acheminer une aide vitale. Olivier Laban-Mattei s'est rendu dans le camp de Kutupalong, près de Cox's Bazar au Bangladesh, où 860 000 Rohingyas forcés de fuir la Birmanie s'entassent désormais. Leurs conditions d'existence, déjà très précaires, ont encore été fragilisées par le Covid-19.

C'est le cas aussi au Liban, qui accueille en proportion le plus de réfugiés au monde. L'explosion du port de Beyrouth et la pandémie ont apporté le chaos dans un pays déjà au bord de l'implosion. La quasi-totalité (9 sur 10) des réfugiés syriens, dont ceux que Pascal Maitre a rencontrés dans la vallée de la Bekaa et dans le vieux Beyrouth, vivent aujourd'hui sous le seuil d'extrême pauvreté.

En Haïti, le Covid-19 a entraîné la fermeture brutale et complète des frontières, contraignant le pays le plus pauvre des Amériques à l'isolement. Certains Haïtiens se sont retrouvés piégés en République dominicaine, d'autres ont été expulsés des pays voisins où ils espéraient une vie meilleure, la plupart ont perdu leur emploi. Guillaume Binet témoigne du sort de ces « retournés », exilés dans leur propre pays.

Ces cinq témoignages nous rappellent que les répercussions économiques, sociales et humanitaires de la crise du Covid-19 touchent avant tout les plus démunis.

Les photographes de l'agence MYOP

LIEU
COUVENT DES MINIMES



L'inflation de la devise haïtienne (gourde) pousse de nombreux habitants à traverser régulièrement la frontière pour s'approvisionner ou aller travailler en République dominicaine. Ouanaminthe, Haïti, novembre 2020.
© Guillaume Binet / MYOP pour la Commission européenne

With the inflation of the local currency, many Haitians go across the border into the Dominican Republic to find work and buy supplies. Ouanaminthe, Haiti, November 2020
© Guillaume Binet/MYOP for the European Commission

Kleidy a fui l'instabilité du Venezuela. Comme Valeria et Denise, elle a trouvé refuge à Casa Isabel, un foyer d'urgence pour mineurs étrangers en Équateur. Avec la pandémie de Covid-19, les capacités d'accueil du centre ont diminué mais Kleidy a tout de même pu y être hébergée avec son bébé.
Quito, Équateur, 1^{er} février 2021.
© Agnès Dherbeys / MYOP pour la Commission européenne

Kleidy fled insecurity in Venezuela. She and others are now at Casa Isabel, an emergency shelter for migrant children. Because of the Covid-19 pandemic, the center has had to reduce the number of residents, but Kleidy and her baby were taken in.
Quito, Ecuador, February 1, 2021.
© Agnès Dherbeys / MYOP for the European Commission



MYOP agency

FOR THE EUROPEAN COMMISSION

The project has been produced by the agency MYOP with support from the European Commission as part of the campaign **#SaferTogether**.

Photographers:

Guillaume Binet

Agnès Dherbeys

Olivier Laban-Mattei

Stéphane Lagoutte

and **Pascal Maitre**

Crisis Upon Crisis – Refugees and the Health Crisis

The Covid-19 crisis has been a human tragedy and dealt a blow to the economy more serious than any other since World War II according to the World Bank. But the impact has been very different from country to country and depending on the individuals concerned, for those who were already vulnerable in the past have been more exposed when caught in the Covid storm. Refugees and displaced persons forced to leave their countries because of violence and poverty are some of the most vulnerable people in the world, and any additional blow makes their plight even worse, taking them from a level of insecurity to a struggle for basic survival. The pandemic has closed borders, breaking bonds with their home countries, depriving them of the informal economy so essential to their subsistence living, and weakening even further their tenuous hold on health and access to basic requirements.

Between November 2020 and February 2021, five photographers with the agency MYOP went to five countries where the European Commission has been taking action with the campaign **#SaferTogether**. There they recorded the lives of displaced persons living in exile and confronted with the further challenge of the pandemic. This accumulation of crisis situations is difficult to manage for people disadvantaged at so many levels, making them acutely vulnerable, as is the case for women and minors. In Ecuador, a country which takes in a large number of Latin American refugees, Agnès Dherbeys saw women and girls living on their own, but some did find refuge there

even though the country's ability to take in new arrivals was restricted by the pandemic, and had triggered xenophobic reactions to refugees.

In Uganda, many women are alone with their children at Kyaka II Refugee Settlement where there are now 125,000 refugees, four times more than four years ago, with many from the Democratic Republic of Congo who have fled Ebola and the violence of rebel groups. Here Stéphane Lagoutte met 16-year-old Mwamini who, after her mother abandoned the family, is now raising her brother and sisters.

The pandemic has not only meant greater pressure on host countries, but has also restricted deliveries of vital aid from international organizations. Olivier Laban-Mattei went to Bangladesh, to Kutupalong refugee camp in Cox's Bazar with 860,000 Rohingyas who fled Myanmar. The conditions there are dire, and have been made even worse by Covid-19.

This is also the case of Lebanon which has the highest per capita proportion of refugees in the world. The disastrous explosion at Beirut harbor plus the pandemic have meant chaos in a country that was already on the brink of collapse. Some 90% of the Syrian refugees Pascal Maitre met in the Beqaa Valley and in old Beirut are in a state of extreme poverty.

In Haiti, when Covid struck, the borders were suddenly closed, isolating the country, one of the poorest in the world. Some Haitians were caught on the other side of the border in the Dominican Republic, others were forced to leave countries in the region where they had been trying to make a living. Guillaume Binet has reported on the plight of these returnees, now exiles in their own country. All five reports provide clear evidence that the humanitarian, social and economic impact of the health crisis is worse for those who were already amongst the most disadvantaged.

The MYOP Photographers

VENUE
COUVENT DES MINIMES

Messe dominicale. À son arrivée au camp de Kyaka II, Pascal a créé une association avec d'autres jeunes, et il aide maintenant à l'accueil des nouveaux réfugiés ainsi qu'aux soins médicaux.

Ouganda, novembre 2020.

© Stéphane Lagoutte / MYOP pour la Commission européenne

Sunday mass at Kyaka II Refugee Settlement. Pascal (standing) and other residents have started a club. He helps look after newly arrived refugees, and assists with health care.

Uganda, November 2020.

© Stéphane Lagoutte/MYOP for the European Commission



Mahmoud a fui la Syrie avec sa femme lorsque les forces turques ont pris le contrôle de la ville kurde d'Afrin, en Syrie. Ils reçoivent une aide financière qui leur permet de survivre.

Beyrouth, Liban, décembre 2020.

© Pascal Maitre / MYOP pour la Commission européenne

Mahmud and his wife fled Syria when Turkish forces took over the Kurdish-held city of Afrin. They survive on financial aid.

Beirut, Lebanon, December 2020.

© Pascal Maitre/MYOP for the European Commission



La pandémie fait l'objet d'une surveillance étroite dans le camp de Kutupalong, qui dispose d'installations sanitaires limitées par rapport à la population qu'il accueille.

Sud du Bangladesh, janvier 2021.

© Olivier Laban-Mattei / MYOP pour la Commission européenne

The pandemic requires close medical monitoring, but health facilities in Kutupalong refugee camp are limited.

Southern Bangladesh, January 2021.

© Olivier Laban-Mattei/MYOP for the European Commission

Bios



Guillaume Binet



Agnès Dherbeys © Julien Daniel



Olivier Laban-Mattei © Aude de Cazenove



Stéphane Lagoutte



Pascal Maitre © Nasir Faizy

MYOP

L'agence MYOP rassemble 19 photographes documentaires qui confrontent leurs sensibilités et leurs interrogations sur le monde d'aujourd'hui à travers les histoires qu'ils racontent.

www.myop.fr

GUILLAUME BINET

Diplômé de l'ENSAD, Guillaume Binet fonde l'agence MYOP en 2005. Il est lauréat de deux PoYi en 2012. En 2016, il publie *L'Amérique des écrivains*, Grand prix des lectrices de *ELLE*. Guillaume collabore régulièrement avec des ONG et la presse internationale.

FB - **Guillaume Binet / MYOP**

T - **Guillaume_Binet**

AGNÈS DHERBEYS

Lauréate de la Robert Capa Gold Medal, d'un World Press Photo et participante des Joop Swart Masterclass, Agnès Dherbeys est membre de l'agence MYOP depuis 2016. En 2019, elle reçoit la bourse documentaire du CNAP pour mener son projet sur le Cambodge.

FB - **Agnès Dherbeys**

I - **agnes_dherbeys**

T - **agnesdherbeys**

OLIVIER LABAN-MATTEI

Après dix années passées à l'AFP, Olivier Laban-Mattei s'engage dans des projets au long cours, notamment *L'eldorado n'existe pas*, en Mongolie (exposé à Visa pour l'Image en 2014), et *Neige noire*, au Groenland (projet en cours). En 2019, il co-réalise son premier film documentaire, *Apnée*.

FB - **Olivier Laban-Mattei**

I - **labanmattei**

T - **labanmattei**

STÉPHANE LAGOUTTE

Lauréat de la Fondation Hachette en 2002, Stéphane Lagoutte expose son travail aux Rencontres d'Arles en 2006. Depuis 2011 et avec le soutien du CNAP, il travaille sur le Liban. Collaborateur régulier de *Libération*, Stéphane est directeur de l'agence MYOP depuis 2016.

FB - **Stéphane Lagoutte**

I - **stephanelagoutte**

T - **S_Lagoutte**

PASCAL MAITRE

Photographe incontournable du *National Geographic*, Pascal Maitre rejoint l'agence MYOP en 2018. Lauréat du Visa d'or, du Prix AFD/Polka, de plusieurs World Press Photo, son travail est exposé à la MEP, au festival Visa pour l'Image, à l'Arche du photojournalisme et au MAM de Moscou.

FB - **Pascal Maitre**

I - **maitre.pascal**

Darcy
Padilla

Cycles américains
American Cycles



Darcy Padilla

AGENCE VU'

Bourse de production
pour les femmes photojournalistes
du ministère de la Culture

Cycles américains

La plus grande laverie automatique du monde est difficile à manquer avec ses centaines de machines et sèche-linge répartis sur 1 300 mètres carrés. Les néons, le métal brillant et le carrelage émaillé confèrent à l'endroit un certain charme. La laverie est ouverte 24 heures sur 24, 7 jours sur 7. Elle ne ferme jamais, pas même pour Thanksgiving ou Noël, ni quand le mercure descend si bas que presque tout s'arrête. Elle fonctionne à l'énergie solaire avec des panneaux installés sur le toit pendant que les cycles de lavage s'enchaînent indéfiniment dans ce havre de paix entre le travail et la maison dans une banlieue populaire de Chicago, majoritairement hispanique. Chaque journée débute avec du café et des beignets gratuits. Les familles discutent à côté des machines et regardent la télévision sur des écrans géants. Près de la volière où pépient pinsons et colombes, des tables d'école ont été installées pour permettre aux enfants de faire leurs devoirs. Avant la pandémie, on y célétrait Halloween et Noël et on pouvait entre autres admirer magiciens et clowns, ou prendre des cours de danse. La pizza gratuite du mercredi soir était le repas incontournable du quartier, et ces soirées-là, le McDonalds du coin ne faisait venir que la moitié de ses employés.

Dans cette banlieue populaire de Chicago, la « World's Largest Laundromat » est un endroit sûr. Depuis plus de cinquante ans, il a toujours existé une laverie à ce coin de rue de Berwyn, dans l'Illinois, mais elle n'a acquis son enseigne que dans les années 1980 après avoir remporté un concours.

Au fil des années, la laverie a vu le quartier évoluer. Aujourd'hui, 85 % des clients sont hispaniques, certains sont des sans-papiers, et pendant la pandémie, beaucoup sont des travailleurs essentiels. Originaire du Mexique, Lulu est aujourd'hui une citoyenne américaine. Elle travaille à la laverie depuis dix-sept ans. Elle est du quartier comme la plupart des employés, parle de la laverie comme d'une famille et connaît tous les clients.

Les enfants sont importants, et Tom Benson, le propriétaire, l'a bien compris. « *Je me suis rendu compte qu'à tout moment, un quart des personnes à l'intérieur de la laverie avaient moins de 16 ans.* » Il pense que c'est essentiel d'investir pour les clients – c'est bon pour les affaires. Et les clients font un investissement similaire, en repartant avec des vêtements propres pour découvrir ce qui reste du rêve américain.

[Le reportage offre un regard complémentaire au prochain documentaire qui sera réalisé par Auberi Edler.]

LIEU
COUVENT DES MINIMES



Darcy Padilla

AGENCE VU'

French Ministry of Culture
production grant
for female photojournalists

American Cycles

The world's largest laundromat is hard to miss with hundreds of washers and dryers spread over 1,300 square meters. The neon lights, shiny metal, and glazed tiles give the place a certain beauty. The laundromat is open 24 hours a day, 7 days a week, never closing, not even for Thanksgiving or Christmas, or when the temperature drops so low that almost everything else shuts down. It runs on solar energy with rooftop panels as wash cycles spin endlessly in this peaceful haven between work and home in a working-class, largely Hispanic suburb of Chicago.

Every day begins with free coffee and donuts. Families socialize by the machines, and watch TV on giant screens. Near the aviary with finches and doves, are school desks where children can do homework. Before the pandemic, Halloween and Christmas were celebrated here, and magicians, clowns and dancing lessons were some of the activities. Free pizza on Wednesday evenings was a staple for the neighborhood, and on those nights, the local McDonalds would halve their staff numbers.

In a working-class suburb of Chicago, the World's Largest Laundromat is a safe place. For more than 50 years there has been a laundromat on this corner of Berwyn, Illinois, but it only took on its name after winning a contest in the 1980s.

Over the years, the laundromat has seen the neighborhood change. Today, 85% of customers are Hispanic, some are undocumented, and during the pandemic many are essential workers. Lulu is originally from Mexico, and is now a U.S. citizen; she has been working at the laundromat for 17 years. Like most of the staff, she is from the local neighborhood and talks about the laundromat as if it were family, and she knows all the customers.

Children are important, as has been understood by the owner, Tom Benson. *"I found that at any given time 25% of the people inside the laundromat were under sixteen."* He believes in investing in customers: it is good for business. And the customers make a similar investment, setting off with clean clothes to discover what remains of the American dream.

[The project is a complementary perspective to the upcoming documentary film to be directed by Auberi Edler.]

VENUE

COUVENT DES MINIMES





Darcy Padilla

www.darcypadilla.com

FB - **Darcy Padilla**
I - **darcypadilla**

Bio

Darcy Padilla is a documentary photographer and photojournalist based in San Francisco. Her work focuses on long-term projects about struggle and the trans-generational effects. She is an associate professor of art at the University of Wisconsin-Madison and a member of Agence VU' in Paris.

Padilla's honors include multiple photography awards: Guggenheim Fellowship, Open Society Institute Individual Fellowship, Alicia Patterson Foundation Fellowship, Getty Images Grant, International Photo-reporter Grant, Canon Female Photojournalist Award, World Report Master Award, three World Press Photo Awards (first recipient for Long-Term Projects), and a W. Eugene Smith Grant in Humanistic Photography.

Her photographs are published internationally: *Granta*, *Stern*, *The New Yorker*, *Le Monde*, *The New York Times*. She has had solo exhibitions at Cortona On The Move (Italy), DOCfield Festival (Spain), and Visa pour l'image-Perpignan. She was a judge on Sky Arts' Master of Photography, a television program simulcast to Austria, Germany, Ireland, Italy, and the United Kingdom.

The novelist Emmanuel Carrère included a profile on her work in his collection of essays *Il est avantageux d'avoir où aller*.

Padilla's monograph *Family Love* published by Éditions de La Martinière follows a family for 21-years, presenting an intimate story of poverty, AIDS and social issues.

Photos



Dans une banlieue populaire de Chicago, la plus grande laverie automatique du monde est un espace social sûr.

© Darcy Padilla / Agence VU'

Bourse de production pour les femmes photojournalistes du ministère de la Culture

The World's Largest Laundromat in a working-class suburb of Chicago is a safe social place.

© Darcy Padilla / Agence VU'

French Ministry of Culture production grant for female photojournalists



Les clients fidèles de la World's Largest Laundromat n'hésitent pas à parcourir des distances parfois importantes alors qu'ils passent devant d'autres laveries sur leur chemin.

© Darcy Padilla / Agence VU'

Bourse de production pour les femmes photojournalistes du ministère de la Culture

Loyal customers of the World's Largest Laundromat can cover extra distance to get there, going past other laundromats on the way.

© Darcy Padilla / Agence VU'

French Ministry of Culture production grant for female photojournalists



Rochell (16 ans) aime les beignets, et avant le Covid il y avait les pizzas. « J'ai commencé à faire ma lessive toute seule quand j'avais 9 ans. » Rochell rêve de devenir médecin légiste.

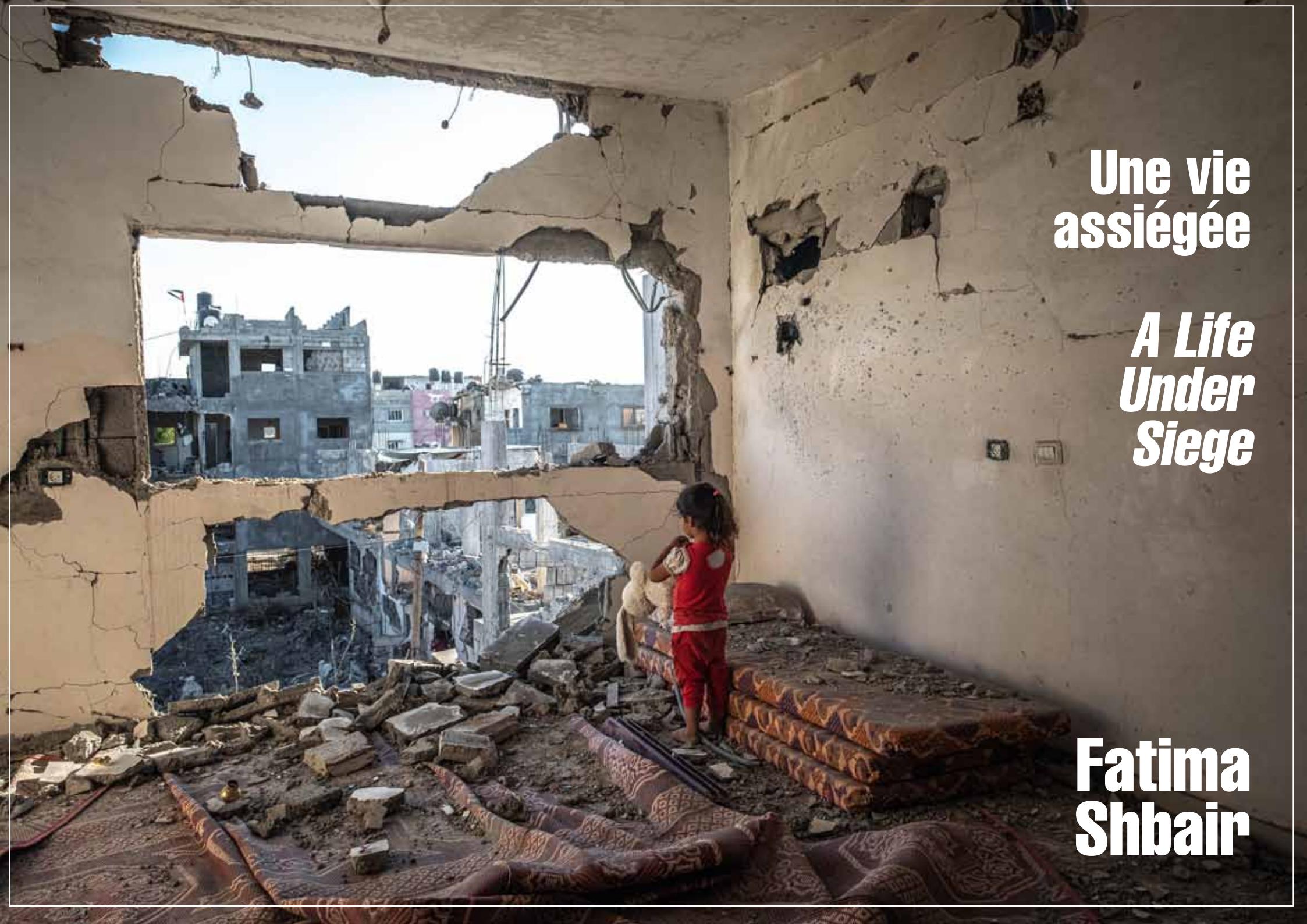
© Darcy Padilla / Agence VU'

Bourse de production pour les femmes photojournalistes du ministère de la Culture

Rochell (16) likes the donuts, and before Covid they had pizza. "I started to wash my own clothes when I was 9 years old." Rochell dreams about being a forensic scientist.

© Darcy Padilla / Agence VU'

French Ministry of Culture production grant for female photojournalists

A photograph showing a young girl in a red dress standing in the rubble of a destroyed building. She is looking out through a large hole in the wall at a city skyline. The building is heavily damaged, with debris scattered on the floor. The sky is clear and blue.

**Une vie
assiégée**

*A Life
Under
Siege*

**Fatima
Shbair**

Fatima Shbair

GETTY IMAGES

Lauréate du Prix de la Ville de Perpignan
Rémi Ochlik 2021

Une vie assiégée

Je m'appelle Fatima Shbair, je suis née en 1997 à Gaza. Après avoir étudié l'administration des affaires pendant trois ans à l'université Al-Azhar au Caire, je me suis orientée vers des études de journalisme. Puis en 2019, j'ai commencé le photoreportage en travaillant sur le terrain pour couvrir l'escalade des violences des forces israéliennes contre la ville de Gaza. Comme il n'existe pas d'école de photojournalisme à Gaza, entre 2013 et 2017 j'ai appris uniquement par l'expérience. J'ai fait ce parcours parce que je vis dans une zone de conflit et que je veux faire passer un message au reste du monde. Je souhaitais devenir un jour la personne qui tient l'appareil et transmet les images. J'ai travaillé avec acharnement et je crois que j'y ai réussi en partie. Mais en tant que femme photojournaliste, j'ai rencontré de nombreuses difficultés face à la mentalité conservatrice de la société à Gaza.

La guerre de Gaza de 2021 a été l'expérience la plus difficile. C'était la première guerre que je couvais pendant aussi longtemps : onze jours sans interruption, tout en m'inquiétant pour ma famille dans le nord. Je devais trouver un équilibre entre mon travail et ma famille, puis j'ai compris que je devais me concentrer sur la situation à Gaza. La guerre m'a apporté plus d'expérience et m'a permis d'acquérir une sensibilité du terrain. Chaque jour, j'ai conscience de la valeur d'un appareil photo, un appareil capable de retranscrire les

détails d'une ville où quelque deux millions de personnes vivent dans une prison à ciel ouvert depuis l'embargo de Gaza en 2006. La ville a été coupée du monde avec le poste-frontière d'Erez au nord et celui de Rafah au sud, et il faut un miracle pour arriver à les passer. Avec seulement quatre à six heures d'électricité par jour, même les choses les plus simples deviennent compliquées. La mer est la seule distraction pour les habitants, offrant un refuge à tout moment, mais même elle est menacée par une grave pollution. Ici, personne n'ose rêver d'avenir, et les rêves au jour le jour peuvent très vite tourner au cauchemar avec les bombardements israéliens.

Face à la guerre, on se prépare à toutes les éventualités : mourir, vivre sans sa famille, tout perdre et recommencer à zéro. La guerre, ce n'est pas seulement les missiles et la destruction : des dizaines de personnes meurent chaque jour simplement parce qu'elles ne peuvent pas quitter Gaza pour se faire soigner ; des agriculteurs et des habitants sont régulièrement pris pour cibles le long de la frontière israélienne. Les gens endurent toutes sortes de choses, mais même s'ils sont perdus ou déçus, et quelles que soient les difficultés qu'ils rencontrent, ils tiennent bon, coûte que coûte, comme s'ils pouvaient apercevoir une lueur au bout du tunnel, malgré tout. Entrevoir un petit coin rempli de vie et de paix, avec la vie qui continue.

Fatima Shbair

LIEU
COUVENT DES MINIMES



Fatima Shbair

GETTY IMAGES

Winner of the 2021
Ville de Perpignan
Rémi Ochlik Award

A Life Under Siege

My name is Fatima Shbair, I was born in 1997 in Gaza City. After studying business administration for three years at Al-Azhar University in Cairo, I switched to study journalism. Then in 2019 I started in photojournalism, working in the field, covering the escalation by Israeli forces targeting Gaza City. As there were no institutions for photojournalism in Gaza, I had spent years, from 2013 to 2017, learning through experience. It all started as I live in a conflict zone and have a message that I want to convey to the world. I wished one day to be the person carrying the camera and transmitting the image. I worked as hard as I could and have achieved part of that. As a female photojournalist I have encountered many difficulties because of the conservative nature of Gaza society. The 2021 Gaza War was the most difficult experience. It was the first war I covered for so long; it was eleven days non-stop, and I was concerned about my family at home in the north. I had to find a balance between work and family, but realized I had to concentrate on what was happening in Gaza. The war brought me more experience and awareness of the working environment in the field. As a photojournalist, I realized every day just how important the camera is, how it can convey details of the city where some two million people have been living in an open-air prison since the blockade of Gaza was imposed in 2006. The city has been separated from the

world, with the Erez crossing to the north and the Rafah crossing to the south, and a miracle is needed to get through them. With only four to six hours of electricity a day, it is hard to do even the simplest things. The sea is the only relief for citizens, offering a refuge at all times, and even that is in danger because of severe pollution. No one here can dream of the long term, and day to day dreams can turn black with a sudden Israeli raid.

In war we prepare for all possibilities: to die, to go on without your family, or to start from zero after losing everything. War is not just missiles and destruction; there are dozens of people dying every day simply because they are unable to leave Gaza for treatment, and there is repeated targeting of farmers and residents along the Israeli border. People endure all kinds of things, and no matter how lost or disappointed they are, no matter what difficulties they face, they somehow continue as if they can see something beautiful at the end, despite everything, they see a little spot, filled with life and peace, with life continuing.

Fatima Shbair

VENUE
COUVENT DES MINIMES



22

29

28

20



Fatima Shbair

Bio

Fatima Shbair, a Palestinian photographer based in Gaza, is a self-taught photojournalist who is interested in documenting people's stories, cultures and social issues. Her work has been shown in Palestine, the United Arab Emirates, London and Paris. She has worked on assignments for different agencies and publications, including *The New York Times*, Middle East Eye and Getty Images. She is currently working as a contributor to Everyday Middle East and as a freelance photojournalist.

FB - **fatimashbair**
I - **fatimashbair**

Photos



Une petite Palestinienne dans ce qui reste de la maison familiale.
Beit Hanoun, nord de la bande de Gaza, 24 mai 2021.
© Fatima Shbair / Getty Images
Lauréate du Prix de la Ville de Perpignan Rémi Ochlik 2021

A young Palestinian girl in what was once the family home.
Beit Hanun, northern Gaza Strip, May 24, 2021.
© Fatima Shbair / Getty Images
Winner of the 2021 Ville de Perpignan Rémi Ochlik Award



Après le cessez-le-feu entre Israël et le Hamas, les résidents découvrent leurs maisons détruites.
Beit Hanoun, nord de la bande de Gaza, 22 mai 2021.
© Fatima Shbair / Getty Images
Lauréate du Prix de la Ville de Perpignan Rémi Ochlik 2021

After the ceasefire between Israel and Hamas discovering what remains of destroyed homes.
Beit Hanun, northern Gaza Strip, May 22, 2021.
© Fatima Shbair / Getty Images
Winner of the 2021 Ville de Perpignan Rémi Ochlik Award



Des martyrs palestiniens tués par des frappes aériennes.
Gaza, 12 mai 2021.
© Fatima Shbair / Getty Images
Lauréate du Prix de la Ville de Perpignan Rémi Ochlik 2021

Palestinian martyrs killed in an airstrike.
Gaza City, May 12, 2021.
© Fatima Shbair / Getty Images
Winner of the 2021 Ville de Perpignan Rémi Ochlik Award



Documenter
la plus grande
crise sanitaire
en Inde

*Documenting
India's Greatest
Healthcare
Crisis*

Danish
Siddiqui

Danish Siddiqui

REUTERS

Danish Siddiqui (1980-2021)

À quelques semaines du festival, nous apprenons avec tristesse la mort de Danish Siddiqui.

Intégré aux forces de sécurité afghanes, il a été atteint par une balle alors qu'il couvrait des combats visant à reprendre aux talibans une zone près d'un poste-frontière avec le Pakistan.

LIEU

L'ATELIER D'URBANISME

Documenter la plus grande crise sanitaire en Inde

Pour Danish Siddiqui, photographe de Reuters, couvrir la deuxième vague de Covid-19 en Inde à New Delhi signifie parcourir chaque jour les crématoriums, les cimetières et les hôpitaux pour témoigner du combat d'une nation de 1,4 milliard d'habitants face à la pandémie. Fin avril, lorsqu'il est arrivé à Guru Teg Bahadur, l'hôpital public de la capitale qui dispose de 400 lits en soins intensifs pour les patients Covid-19, il se doutait bien que la situation serait chaotique mais il n'était pas préparé à ce qu'il a vu : des patients dans un état critique sur des chariots devant les urgences, à bout de souffle, certains mourant avant d'être admis. Danish Siddiqui n'était là que depuis quelques minutes quand un pousse-pousse est arrivé avec Shayam Narayan, 45 ans, père de cinq enfants. Ses frères l'ont allongé sur un chariot et l'ont conduit jusqu'à l'unité de soins intensifs. Quelques minutes plus tard, on leur annonçait qu'il était mort. Aiguisés par plus de dix années à couvrir les conflits à travers le monde, les réflexes du photographe se sont réveillés et il s'est mis immédiatement au travail pour documenter ce moment. « *Durant ces scènes, c'est toujours le chaos, mais il suffit d'une ou deux photos fortes pour raconter l'histoire tout en respectant la dignité du sujet.* »

Ce qui se passait était d'autant plus brutal que de nombreuses personnes en Inde avaient cru que la pandémie était terminée en février. Il y avait de grands rassemblements pour les élections, les marchés étaient bondés et des milliers de personnes affluaient à l'occasion des fêtes religieuses. Quelques mois plus tard, des malades meurent chez eux, dans leur voiture en route vers l'hôpital, devant les urgences en attendant qu'un lit se libère.

Pour documenter cette hécatombe, il a fallu trouver un équilibre délicat pour montrer le nombre de victimes du virus sans jamais porter atteinte à la dignité des personnes.

« *Une photo d'actualité, c'est saisir le moment pour raconter une histoire. Mais elle doit aussi respecter le sujet.* » À plusieurs reprises, alors qu'il photographiait des personnes endeuillées, il a dû poser son appareil afin de se joindre aux prières pour des personnes qu'il connaissait et dont il n'a appris la disparition qu'en rencontrant des amis communs dans le cimetière.

Danish Siddiqui n'a pas étudié la photographie.

« *90 % de ce que je sais de la photographie, je l'ai appris sur le terrain.* » Il a couvert la guerre en Irak et en Afghanistan, la crise des Rohingyas, mais rien ne ressemble à la deuxième vague de la pandémie qui frappe son propre pays. « *Ici, on ne sait pas contre qui on se bat. L'ennemi est invisible.* »

HOSPITAL



Danish Siddiqui

REUTERS

Documenting India's Greatest Healthcare Crisis

For Reuters photographer Danish Siddiqui, covering India's second wave of the coronavirus pandemic in New Delhi is a daily circuit of crematoriums, cemeteries and hospitals, capturing the struggles of a nation of 1.4 billion people.

In late April when he arrived at Guru Teg Bahadur Hospital in the capital, a public hospital with 400 Covid ICU beds, he knew the situation might be chaotic, but was not prepared for what he saw: patients in a critical condition on trolleys outside the ICU, gasping for air, some dying before being admitted.

Danish Siddiqui had been there for only a few minutes when a rickshaw arrived carrying Shayam Narayan (45), a father of five. His brothers hauled him onto a hospital trolley and went to the ICU. Just a few minutes later they were given the news: he was dead. The photographer's reporting instincts, honed by more than a decade covering conflicts across the globe, kicked in, and he worked quickly to document the moment. *"There is always chaos during these scenes but what you need is one or two strong photos which can tell the whole story while maintaining the dignity of the subject."*

What made the situation more shocking was that many people in India believed the pandemic was over by February. There were huge elections rallies, crowded markets, and thousands thronged to religious festivals. Months later, patients are now dying at home, in their cars on the way to hospital, outside emergency rooms waiting for beds.

Documenting the overwhelming number of deaths has meant finding the delicate balance between showing the human cost of the virus and having consideration for human dignity.

"A news picture is about getting the moment to tell the story. It should also be respectful of your subject." Several times when photographing mourners, he had to put down his camera to attend prayers for people he knew and whose deaths he only discovered by running into common acquaintances in the graveyard.

Danish Siddiqui did not train as a photographer. *"Ninety percent of the photography I have learnt has come from experimentation in the field."* He has covered wars in Iraq and Afghanistan, and the Rohingya crisis, but the second wave of the pandemic sweeping across his own country is unlike anything he has faced before. *"Here you don't know who you are fighting. You cannot see the enemy."*

Danish Siddiqui (1980-2021)

Just a few weeks before the beginning of the festival, we are saddened to learn of the death of Danish Siddiqui. Working as a reporter embedded with the Afghan special forces, he was killed as the unit was fighting the Taliban to regain control of an area on the Pakistan border.

VENUE

L'ATELIER D'URBANISME





Danish Siddiqui

Bio

Danish Siddiqui, photojournalist based in New Delhi and head of the Reuters pictures team in India.

Danish Siddiqui started his career as a television news correspondent before switching to photojournalism and joining Reuters as an intern in 2010.

As a photojournalist, he covered major stories in different parts of the world: the wars in Afghanistan and Iraq, the Rohingya refugee crisis, Hong Kong protests, earthquakes in Nepal, The Mass Games in North Korea and asylum seekers and their living conditions in Switzerland. He also produced a photo series on Muslim converts in England.

Siddiqui was part of the Reuters' team that won the Pulitzer Prize in Feature Photography in 2018 for their coverage of the Rohingya crisis.

"As a wire photographer my role is not limited to providing real time visuals which is our bread and butter. I like to explore and photograph the reasons behind those hard news pictures. Through my pictures I want to expose people to raw truths which they may not be aware of."

Photos



Des bûchers funéraires de victimes du coronavirus dans l'enceinte d'un crématorium.
New Delhi, Inde, 22 avril 2021.
© Danish Siddiqui / Reuters

Funeral pyres of coronavirus victims at the crematorium grounds.
New Delhi, India, April 22, 2021.
© Danish Siddiqui / Reuters



Un homme atteint du coronavirus attend devant l'hôpital Guru Teg Bahadur.
New Delhi, Inde, 23 avril 2021.
© Danish Siddiqui / Reuters

A coronavirus patient waiting to be admitted outside Guru Teg Bahadur hospital.
New Delhi, India, April 23, 2021.
© Danish Siddiqui / Reuters



Un homme réconforte un proche dont le père est mort du coronavirus.
New Delhi, Inde, 16 avril 2021.
© Danish Siddiqui / Reuters

A man consoling a relative whose father has died from coronavirus.
New Delhi, India, April 16, 2021.
© Danish Siddiqui / Reuters

Les secrets des baleines

*Secrets of
the Whales*

Brian
Skerry



Brian Skerry

NATIONAL GEOGRAPHIC

Les secrets des baleines

Cette exposition nous dévoile la vie des baleines, leurs personnalités et leurs cultures. Depuis des siècles, les baleines nous fascinent, pourtant peu d'entre nous ont eu la chance d'en apercevoir et la vie de ces mammifères majestueux reste un grand mystère.

Les photos de Brian Skerry jettent un éclairage sur les dernières recherches scientifiques qui montrent que les baleines, comme les humains, ont des traditions et des structures sociales. Ses derniers reportages portent sur quatre espèces de cétacés : le cachalot, la baleine à bosse, l'orque et le béluga. Au sein d'une même espèce, les cétacés ont des langages (ou dialectes) et des régimes alimentaires différents. Par exemple, au large de la Nouvelle-Zélande, l'orque se nourrit de raies, alors que celle qui vit dans les eaux norvégiennes préférera le hareng. Dans chaque région, ces cétacés ont d'ailleurs mis au point des techniques pour capturer leur proie préférée.

Les baleines célèbrent leur identité et leur habitat. Lorsque deux cachalots se rencontrent en pleine mer, ils se présentent en disant d'où ils viennent : « *Je suis de la Dominique* » ou « *Je viens des Açores* ». Au fil des siècles, les baleines ont acquis des connaissances sur l'environnement dans lequel elles évoluent, savoir qu'elles se transmettent de génération en génération.

De nombreuses familles de baleines sont matrilinéaires : les femelles les plus âgées et sages mènent le groupe. Les mères apprennent à leurs petits à survivre et leur inculquent également les traditions familiales. La famille est très importante pour ces animaux. Lorsqu'un petit béluga naît, les autres l'appellent par le nom de sa mère jusqu'à ce qu'il commence à « parler béluga », et c'est alors qu'il reçoit son propre nom. La baleine à bosse « chuchote » à son petit de se taire pour éviter de faire trop de bruit dans les zones potentiellement dangereuses. Les baleines sont des créatures très sociables qui partagent des moments de joie, jouent à des jeux, font des concours de chant et pleurent même la perte de membres de leur famille.

En nous présentant ces mammifères sous l'angle de la culture, Brian Skerry espère nous faire prendre conscience de tout ce que nous avons en commun avec les cétacés, comme avec d'autres espèces animales. Cette nouvelle perspective pourrait nous révéler le lien direct que nous avons avec la nature et susciter une émotion qui nous incitera à mieux protéger notre planète, la Terre.

LIEU

ÉGLISE DES DOMINICAINS



Brian Skerry

NATIONAL GEOGRAPHIC

Secrets of the Whales

Secrets of the Whales is a celebration of the lives, personalities and cultures of whales. Whales have captivated humanity for centuries but, despite our fascination, most of us have had only brief glimpses of these majestic animals, and little has been understood about their lives.

Brian Skerry's work illuminates the latest scientific research which shows that whales, like humans, have traditions and complex societies. His latest work focuses on four key species: sperm whales, humpbacks, orca and beluga whales. Within genetically identical species, whales have their own languages or dialects, and their own food preferences. For example, in New Zealand waters orca prefer to feed on stingray, while in Norwegian waters they prefer herring, and in each location they have developed techniques for capturing their preferred foods.

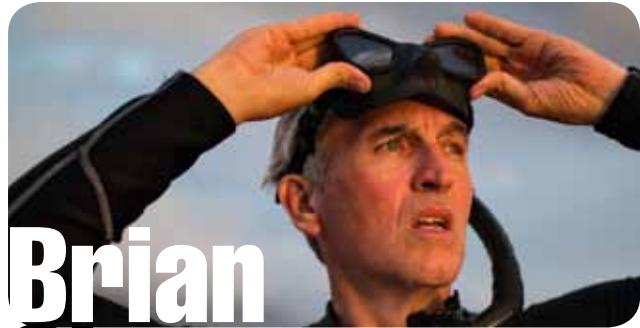
Whales celebrate their identity and their home. When two sperm whales meet in open waters, the first thing they tell one another is where they are from: "*I'm from Dominica*" or "*I'm from the Azores*." The knowledge and wisdom whales have about the areas where they live has been acquired over the ages and is passed on to each new generation.

Many whale families are matrilineal, being led by older, wiser females. Mothers teach their babies not only skills needed to survive, but also family traditions. Family is very important to these animals. When a beluga calf is born, the family names the calf after the mother, but once the young whale has begun to speak "beluga language" it is given its own name. Humpback mothers "whisper" to their calves to avoid noise while swimming in areas where there might be predators. Whales are highly social creatures, sharing joy, playing games, having singing competitions and even mourning the loss of family members.

Brian Skerry hopes that by seeing these animals through the lens of culture, we might begin to understand how much we have in common with whales, and also with other species. Maybe with this new perspective we will see our direct connection to nature, and be moved to take better care of our home, the Earth.

VENUE
ÉGLISE DES DOMINICAINS





Brian Skerry

www.brianskerry.com

FB - **Brian Skerry**

I - **brianskerry**

T - **Brian_Skerry**

Bio

Brian Skerry is a photojournalist and film producer specializing in marine wildlife and underwater environments. Since 1998 he has been a contributing photographer for *National Geographic Magazine*, covering stories on every continent and in nearly every ocean habitat. For *National Geographic Magazine*, Brian Skerry has produced a wide range of stories, including the harp seal's struggle to survive in frozen waters, the alarming decrease in the world's fisheries and dolphin intelligence, all as NGM cover stories. He is currently at work on his 29th story for *National Geographic Magazine*.

Brian Skerry is the author of 12 books including the monographs *Ocean Soul* and *SHARK*. His latest book, *Secrets of the Whales* was released in April 2021 by *National Geographic* as part of a multiplatform project he created that included a cover story in the May 2021 issue of *National Geographic Magazine* and a four-part documentary film series for Disney +.

Brian Skerry's photography has been recognized with awards from Wildlife Photographer of the Year, Pictures of the Year International, Nature's Best and Communication Arts. *National Geographic* magazine named one of his images among their "50 Greatest Photographs of All Time" and in 2016 he received the *National Geographic* Photographer's Photographer Award.

Photos



Près de la côte de Rarotonga, une baleine à bosse et son baleineau, une femelle d'environ trois jours. Contrairement à d'autres sites de reproduction, il est rare que les baleines à bosse reviennent dans ces eaux.
Îles Cook, Pacifique sud.

© Brian Skerry / *National Geographic*

A humpback mother and her female calf approximately 3 days old, off the coast of Rarotonga. Humpbacks rarely return to these waters, which is not the case for other humpback breeding grounds.

Cook Islands, South Pacific.

© Brian Skerry / *National Geographic*



Dans l'Arctique canadien, un béluga joue avec une pierre. Il la ramasse, la tient dans sa gueule tout en nageant, avant de la laisser retomber sur le fond marin où, souvent, un autre béluga viendra la ramasser à son tour.
Baie de Cunningham, île Somerset.

© Brian Skerry / *National Geographic*

In the Canadian Arctic, a beluga whale with a small stone. Belugas play a game, picking up a stone, swimming with it for a while, then dropping it back onto the seafloor where it will often be retrieved by another beluga.

Cunningham Inlet, Somerset Island.

© Brian Skerry / *National Geographic*



Au large de l'Alaska, les baleines à bosse se nourrissent de harengs. Ensemble, sous l'eau, elles soufflent pour créer un rideau de bulles qui encercle les poissons, avant de remonter la gueule ouverte au centre du filet à bulles.

© Brian Skerry / *National Geographic*

Humpback whales bubble-net feeding off the coast of Alaska. Humpbacks work cooperatively to feed on herring by blowing a perfect ring of bubbles underwater to form a net encircling the fish. The whales then swim up through the center of the bubble net with their mouths open.

© Brian Skerry / *National Geographic*



Tigré : l'Éthiopie sombre dans le chaos

*Tigray:
Ethiopia's
Cascade
into Chaos*

Eduardo Soteras

Eduardo Soteras

AFP

Tigré : l'Éthiopie sombre dans le chaos

En novembre 2020, les tensions de longue date entre le Premier ministre éthiopien Abiy Ahmed et le Front de libération du peuple du Tigré (TPLF), un parti au cœur de la politique nationale depuis plus de trente ans, ont dégénéré en conflit ouvert. Abiy Ahmed, lauréat du prix Nobel de la paix en 2019, a annoncé le 4 novembre dans un message publié avant l'aube sur Facebook l'envoi de troupes dans la région du Tigré, au nord du pays, pour arrêter et désarmer les dirigeants du TPLF. Il a promis que la guerre, ou selon ses termes « l'opération de maintien de l'ordre », serait rapide et comporterait peu, voire aucun risque pour la population du Tigré, soit quelque sept millions de personnes.

Abiy Ahmed bénéficiant du soutien de la communauté internationale depuis son arrivée au pouvoir en 2018, la plupart des observateurs l'ont cru sur parole, du moins au début. Tout a changé fin novembre lorsqu'une équipe de journalistes de l'Agence France-Presse, dont le photographe Eduardo Soteras Jalil, a réussi à briser le silence imposé aux médias en obtenant un accès exclusif à la région, exploit renouvelé en décembre puis en janvier.

Les photos prises par Eduardo Soteras ont montré au monde ce qui se passait réellement dans le Tigré, démentant les propos du gouvernement selon lesquels le conflit serait de faible intensité. Les preuves de la souffrance des civils tigréens étaient visibles partout. Dans la ville de Mai-Kadra, où s'est produit l'un des pires

massacres du conflit, les photos montrent des survivants en pleurs près de dépouilles gisant dans les fossés, un mouchoir porté à leur visage pour échapper à la puanteur. À Dengelat, où les forces de défense érythréennes ont abattu plus de 160 civils, des survivants restés sur place frappent le sol de leurs poings en tenant des photographies de leurs morts. À Bisober, des enfants jouent au milieu des ruines de maisons et d'écoles détruites par les obus, tandis que des soldats nettoient leurs armes à l'ombre des acacias dans un camp militaire de fortune. Ailleurs, des images de civils blessés sur leur lit d'hôpital, de foules se pressant autour des camions qui apportent une aide alimentaire cruellement nécessaire, d'agriculteurs travaillant dans des champs de sorgho, dans un effort désespéré pour éviter une famine.

« *Ces images sont l'unique preuve photographique des séquelles qui affectent la population et le paysage de la région après les premières semaines du conflit* », selon Laetitia Bader, directrice de Human Rights Watch pour la Corne de l'Afrique. Et la guerre du Tigré n'est pas le seul conflit en Éthiopie. Au cours des trois premières années du mandat d'Abiy Ahmed, les violences ethniques se sont multipliées. Eduardo Soteras en a scrupuleusement documenté les conséquences, comme dans ce camp de déplacés dans la ville de Chagni, au nord-ouest du pays, où des hommes, des femmes et des enfants ont fui les massacres de masse perpétrés dans la région occidentale de Benishangul-Gumuz. Les reportages d'Eduardo Soteras dans ces différentes régions en crise se concentrent sur les civils, ces populations qui n'ont aucune responsabilité dans ces conflits mais qui en souffrent tant.

Robbie Boulet



Eduardo Soteras

AFP

Tigray: Ethiopia's Cascade into Chaos

In November 2020 long-simmering tensions between Ethiopian Prime Minister Abiy Ahmed and the Tigray People's Liberation Front (TPLF), formerly a ruling party in national politics, boiled over into outright conflict. Abiy Ahmed, who was awarded the 2019 Nobel Peace Prize,

announced on November 4 in a pre-dawn Facebook post that he was sending troops into the northern Tigray region to detain and disarm the TPLF leaders. He promised that the war, or in his words the "law enforcement operation," would be quick, causing only minimal, if any, harm to the population of Tigray, some seven million people.

The international goodwill which Abiy Ahmed had accrued during his short time in power ensured that many observers took him at his word, at least initially, but that changed in late November after a team of Agence France-Presse journalists, including photographer Eduardo Soteras Jalil, broke through a media blackout and secured exclusive access to the region, a feat they repeated in December and again in January.

The pictures taken by Eduardo Soteras showed the world what was actually happening in Tigray, contradicting the government's argument that the conflict would be relatively minor. Evidence of civilian suffering was everywhere in Tigray. In the town of Mai-Kadra, the site of one of the worst massacres in the conflict, survivors are seen weeping over bodies lying in

ditches while covering their faces to keep out the stench. In Dengelat, where Eritrean Defense Forces gunned down more than 160 civilians, those left behind are seen pounding the earth with their fists while clutching photographs of lost loved ones. In Bisober, children are shown playing in the rubble of shelled homes and schools while soldiers clean their guns under acacia trees at a makeshift military camp. Elsewhere are scenes of wounded civilians on hospital beds, of crowds clamoring around trucks transporting urgently needed food aid, and of farmers toiling in fields of sorghum in a desperate bid to stave off famine.

"The photos are the only real photographic evidence of the scars left in the first weeks of the fighting on both the people and landscape of the region," said Laetitia Bader, Horn of Africa Director for Human Rights Watch.

And the Tigray war is not the only conflict in Ethiopia. Throughout Abiy Ahmed's three years in office, ethnic violence has surged, and here too Eduardo Soteras has faithfully documented the toll, as seen at a camp for displaced persons in the north-western town of Chagni with men, women and children who have fled mass killings in the western region of Benishangul-Gumuz.

The reports by Eduardo Soteras in the different hotspots focus on the civilians, the people who had nothing to do with starting the conflicts in their country but who have suffered so much.

Robbie Boulet





Eduardo Soteras

www.eduardosoteras.com

I - **edusonico**
T - **edusoteras**

Bio

Eduardo Soteras Jalil

Born in Cordoba, Argentina in 1975. Majored in Economical Sciences from Cordoba University (1999). Independent documentary photographer and photojournalist for Agence France-Presse; worked as a freelance in Palestine (2005). Masters degree in Photojournalism, Universitat Autonoma of Barcelona (2007).

He was the co-founder of two collectives, Ruido Photo in Spain and ActiveStills in Israel, and also founded the school of photography Ruido Formacion in Barcelona and the participatory photography organization ActiveVision based in Israel/Palestine.

In 2010 he started developing long-term projects on the Swiss gun culture of sharpshooting, and on cave-dwelling communities in Southern Palestine. His most recent and current project is "Gaza, Mode d'Emploi – A tale on commonplaces of an uncommon place." In 2015 he started working with Agence France-Presse in the Democratic Republic of Congo, and is currently based in Ethiopia.

Photos



Dans la bibliothèque d'une école primaire endommagée lors du conflit dans la région du Tigré. Selon la population locale, après la fermeture de l'école à cause du Covid-19, des troupes tigréennes s'y sont installées plusieurs mois avant le début du conflit.
Village de Bisober, Éthiopie, 9 décembre 2020.
© Eduardo Soteras / AFP

In the library of a primary school damaged during fighting in the Tigray region. According to locals, Tigrayan troops moved into the school after it had been closed because of the pandemic, and months before the conflict began.
Village of Bisober, Ethiopia, December 9, 2020.
© Eduardo Soteras / AFP



Dans un quartier résidentiel où deux femmes et un homme âgé ont été tués.
Humera, Éthiopie, 22 novembre 2020 .
© Eduardo Soteras / AFP

Inside a residential compound where two women and an elderly man were killed.
Humera, Ethiopia, November 22, 2020.
© Eduardo Soteras / AFP



Devant la fosse commune où sont enterrées 81 victimes des troupes érythréennes et éthiopiennes.
Wukro, près de Mekele, Éthiopie, 28 février 2021.
© Eduardo Soteras / AFP

Mourners at a mass grave with 81 victims of Eritrean and Ethiopian troops.
Wukro (near Mekele), Ethiopia, February 28, 2021.
© Eduardo Soteras / AFP



Les derniers jours du camp de Moria

The Last Days of Moria Camp

**Angelos
Tzortzinis**

Angelos Tzortzinis

AFP

Les derniers jours du camp de Moria

Cela fait huit ans que je travaille sur les questions liées à la migration. Ces photos couvrent les derniers jours du camp de réfugiés de Moria, sur l'île de Lesbos.

Des dizaines de milliers de personnes fuyant la guerre et la pauvreté sont bloquées en Grèce depuis le pic de la crise des réfugiés en Europe en 2016. Selon un rapport de l'Agence des Nations unies pour les réfugiés (HCR) publié en mars 2016, plus d'un million de personnes étaient arrivées en Grèce depuis le début de l'année 2015, principalement des réfugiés de Syrie, d'Irak et d'Afghanistan. Lorsque les pays des Balkans et d'Europe au nord de la Grèce ont fermé leurs frontières, plus de 90 000 migrants se sont retrouvés piégés dans le pays, dans des camps ou dans les rues.

Le centre d'accueil et d'identification de Moria sur l'île de Lesbos, dans l'est de la mer Égée, était le plus grand camp de réfugiés d'Europe jusqu'à ce qu'il soit ravagé par un incendie au début de septembre 2020. Construit à l'origine pour accueillir 3 000 personnes, le camp comptait alors quelque 20 000 résidents exposés à la pluie et au froid, aux pénuries d'eau et de nourriture, victimes de maladies et d'insécurité et vivant dans des conditions d'hygiène désastreuses.

Le gouvernement grec a annoncé que les quelques structures toujours debout seraient démolies, laissant les anciens résidents passer l'hiver sous une tente ou à la recherche d'un abri.

Angelos Tzortzinis

LIEU

CHAPELLE DU TIERS-ORDRE



Angelos Tzortzinis

The Last Days of Moria Camp

AFP

I have been working on migration for the past eight years. These pictures cover the last moments of Moria camp on the island of Lesbos. Tens of thousands of people fleeing war and poverty-stricken homelands have been stranded in Greece since the peak of Europe's refugee crisis in 2016. According to a UNHCR report released in March 2016, since the beginning of 2015 more than one million people, mostly refugees from Syria, Iraq, and Afghanistan, have crossed into Greece. When Balkan and European countries to the north closed their borders, more than 90,000 were trapped in Greece, in camps and on the streets. Moria Reception and Identification Center on the island of Lesbos in the eastern Aegean was the largest refugee camp in Europe until it was almost totally destroyed by fire in early September 2020. At the time, the camp originally built to house 3,000 had some 20,000 residents, exposed to rain and cold, suffering food and water shortages, disease and poor sanitation, and risks threatening their safety and security. The Greek government announced that what remained at Moria would be demolished, leaving the former residents to spend the winter in tents and searching for shelter.

Angelos Tzortzinis

VENUE

CHAPELLE DU TIERS-ORDRE





Angelos Tzortzinis

www.angelos-tzortzinis.com

FB - **Angelos Tzortzinis**

I - **angelos_tzortzinis**

T - **atzortzinis**

Bio

Angelos Tzortzinis is a photographer based in Greece. He was born in Athens, where he studied at the Leica Academy of Creative Photography. The work of Angelos Tzortzinis has been recognized with several awards including Best Wire Photographer chosen by *Time Magazine* in 2015 for AFP, the Magnum Foundation, World Press Photo, UNICEF photo of the year 2020, POYi, the Sony World Photography Award, and Visa pour l'Image-Perpignan. Since 2007 he has been working as a contributor for AFP in Athens.

Photos



L'exode des migrants et réfugiés qui fuient le camp de Moria en flammes.
Île de Lesbos, 9 septembre 2020.
© Angelos Tzortzinis / AFP

Migrants and refugees fleeing Moria camp after fire broke out.
Island of Lesbos, September 9, 2020.
© Angelos Tzortzinis / AFP



Quelques jours après la destruction par le feu du camp de Moria, cette famille est prise dans les tirs de gaz lacrymogène lors d'affrontements entre la police et des réfugiés.
Près de la ville de Mytilène, île de Lesbos, 12 septembre 2020.
© Angelos Tzortzinis / AFP

A few days after a fire destroyed Moria camp, the family was caught in clashes with tear gas between police and refugees.
Near the city of Mytilene, Island of Lesbos, September 12, 2020.
© Angelos Tzortzinis / AFP



Des enfants dans le camp de Moria après l'incendie.
Île de Lesbos, 9 septembre 2020.
© Angelos Tzortzinis / AFP

Children in Moria refugee camp after the fire.
Island of Lesbos, September 9, 2020.
© Angelos Tzortzinis / AFP



Sugar Moon

Mélanie
Wenger

Mélanie Wenger

INLAND
POUR *LE FIGARO MAGAZINE*
ET *NATIONAL GEOGRAPHIC*

Sugar Moon

C'est en 2018 que Mélanie Wenger rencontre Erik Grimland à une convention organisée par un lobby pro-chasse au Texas. Après avoir passé plusieurs années à documenter la place qu'occupe la chasse aux trophées dans la conservation de la faune sauvage en Afrique, la photographe souhaite ouvrir un nouveau chapitre sur le commerce des animaux exotiques aux États-Unis.

C'est pour comprendre ce monde complexe où s'entrechoquent traditions, consumérisme et virilisme qu'elle a suivi pendant plus de trois ans Erik Grimland et ses proches. Chasseur depuis l'enfance, fils d'un père pro-chasse et d'une mère anti-chasse, ex-policier reconvertis dans la chasse professionnelle et la taxidermie, ce Texan de cœur et cow-boy dans l'âme lui a ouvert les portes d'un monde peu exposé aux regards des médias ; les portes de cette Amérique rurale, sudiste et en colère sur laquelle Donald Trump a en partie bâti sa victoire en 2016.

Des ranchs texans et leurs enclos où gambadent des animaux en semi-liberté jusqu'à la brousse africaine, graal des chasseurs qui viennent y dépenser plusieurs milliers de dollars pour exercer leur passion, ce travail n'est pas un plaidoyer pour la chasse. Il n'en est pas non plus le pourfendeur. Il tente simplement de comprendre les complexités de cette pratique. Et d'en révéler les nuances, les vérités comme les contradictions.

Ses partisans sont formels : tuer légalement un animal serait un moyen d'en sauver plusieurs et de préserver aussi d'importantes zones de terres sauvages de plus en plus menacées par une démographie galopante et une urbanisation effrénée. Un argument qui provoque une levée de boucliers de la part des associations de défense des droits des animaux et de certains écologistes. Ce débat soulève plusieurs questions : la chasse peut-elle être utile dans l'effort de conservation de la faune et de l'environnement, et si oui, comment ? Les revenus générés par la chasse aux trophées en Afrique et aux États-Unis sont considérables, mais où va réellement l'argent ? Et comment est-il utilisé par les institutions ? Bénéficie-t-il systématiquement aux communautés locales, comme le prétendent les chasseurs ? Autant d'interrogations qui entourent depuis plusieurs décennies cette activité pourtant pratiquée par l'Homme dès l'aube de l'humanité.

Moyen de subsistance de notre espèce depuis des centaines de milliers d'années, symbole de force, de virilité et de pouvoir dans d'innombrables cultures, la chasse est-elle vouée à s'éteindre dans les tumultes du XXI^e siècle pour devenir, à son tour, le trophée relique d'une pratique disparue ?

Vincent Jolly

Grand reporter au *Figaro Magazine*

LIEU
COUVENT DES MINIMES



Mélanie Wenger

INLAND
FOR *LE FIGARO MAGAZINE*
AND *NATIONAL GEOGRAPHIC*

VENUE
COUVENT DES MINIMES

Sugar Moon

In 2018 Mélanie Wenger met Erik Grimland at a convention organized by a pro-hunting lobby in Texas. She had spent years documenting trophy hunting and its role in wildlife conservation in Africa, and wanted to embark on a new chapter devoted to the exotic animal business in the United States. Here was a bid to understand the complex world where tradition, consumerism and the male of the species coincide.

Over the course of three years Mélanie Wenger covered Erik Grimland and his circle of hunters. Erik Grimland had hunted since he was a child, as the son a hunting father and an anti-hunting mother. He had been a police officer but changed to work in hunting and taxidermy. The man is Texan through and through, a cowboy at heart, and he offers a view of a world rarely covered by the media, opening a window onto rural America in the deep south where there was so much anger that helped bring Donald Trump to the presidency in 2016.

The report ranges from Texan ranches where wild animals wander in semi-freedom to the bush in Africa, the holy grail of every hunter, where some have spent thousands to fulfil their dreams. It does not attempt to justify hunting, nor does it set out to condemn it; rather it endeavors to understand the complexities of the hunt as practiced, and show the detail of truths and contradictions.

Advocates of hunting are quite categorical: the legal killing of an animal is a way of saving some species and of preserving vast areas of natural land, protecting it from the threats of population growth and rampant urbanization. That argument is met with outrage by animal rights groups and certain ecologists, but the debate raises a number of questions. Can hunting help protect both wildlife and the environment, and if so, how? The income from trophy hunting in both Africa and the United States is considerable, so where does the money end up, and does it always help local communities as the hunters claim it does? How is it used by the different institutions? These questions have been raised over recent decades, yet man has been hunting since time immemorial, from the time when hunting meant subsistence and survival for humans. In many civilizations it symbolizes strength, virility and power, but now, in the tumult of the 21st century, is hunting fated to disappear, remaining solely as a relic, as a trophy of a time long past?

Vincent Jolly

Feature reporter, *Le Figaro Magazine*





Mélanie Wenger

www.melaniewenger.com

FB - **Mélanie Wenger**

I - **melaniewenger_pictures**

Bio

Mélanie Wenger est photographe documentaire française. Diplômée en lettres et d'un master en photographie, elle est membre fondatrice de la coopérative de photographes Inland et développe des travaux documentaires au long cours sur des thématiques sociales et environnementales. Exploratrice National Geographic et contributrice, elle travaille pour la presse française et internationale (*L'Obs*, *Le Figaro Magazine*, *Stern*, *Geo Allemagne*...).

Depuis 2014, elle questionne le curieux monde de la faune sauvage et de la conservation. Après avoir travaillé sur le trafic d'ivoire, le braconnage d'éléphants et de rhinocéros dans plusieurs pays d'Afrique, elle raconte l'histoire schizophrénique de l'industrie de la chasse. Sa série « Sugar Moon » est nommée Lens Culture Emerging Talent 2018.

Lauréate du Prix HSBC pour la Photographie 2017, sa première monographie, *Marie-Claude*, est publiée aux éditions Actes Sud. Cette série documentaire au long cours entre dans l'intimité d'une personne âgée isolée en Bretagne atteinte d'Alzheimer et suit l'évolution de sa maladie pendant cinq ans, jusqu'à la fin.

En Libye, elle travaille pendant trois ans, à la fin de la révolution, sur la série « L'Enfance brisée de la Libye Libre ». Entre 2014 et 2016, elle documente les migrations entre la Libye, Malte et la Belgique. Pour sa série « Lost in migration », elle passe six mois en immersion dans un centre d'accueil pour demandeurs d'asile en souffrance mentale.

Photos



Erik Grimland décharge les trophées de son safari familial en Afrique du Sud dans sa maison de banlieue. Son premier safari de chasse en Afrique lui a coûté environ 30 000 dollars, taxidermie incluse. Amarillo, Texas, 16 mai 2018.
© Mélanie Wenger / Inland pour *Le Figaro Magazine* et *National Geographic*

Erik Grimland, returning from a family safari in South Africa, is unloading trophies at his suburban home. The budget for his first African safari, including the taxidermy, was approximately \$30,000. Amarillo, Texas, May 16, 2018.
© Mélanie Wenger / Inland for *Le Figaro Magazine* and *National Geographic*



Accompagné de Philip Hennings, propriétaire de la réserve de chasse, et de deux guides, Erik Grimland traque des bubales depuis une jeep. Khomas Highland, Namibie, 21 avril 2021.
© Mélanie Wenger / Inland pour *Le Figaro Magazine* et *National Geographic*

Erik Grimland in a jeep with Philip Hennings, the owner of the wild game reserve, and two guides, hunting hartebeest antelope. Khomas Highland, Namibia, April 21, 2021.
© Mélanie Wenger / Inland for *Le Figaro Magazine* and *National Geographic*



Dans le hangar du taxidermiste Trophäendienstene, une girafe empaillée prête à être expédiée vers l'Allemagne. La taxidermie représente une part importante de l'économie de la chasse en Afrique. Windhoek, Namibie, 26 avril 2021.
© Mélanie Wenger / Inland pour *Le Figaro Magazine* et *National Geographic*

In the Trophäendienstene workshop, a taxidermized giraffe is ready for shipment to Germany. Taxidermy is a substantial part of Africa's hunting industry. Windhoek, Namibia, April 26, 2021.
© Mélanie Wenger / Inland for *Le Figaro Magazine* and *National Geographic*

Dix ans de guerre vus par seize photographes syriens



*Ten Years of
Conflict as Seen
by Sixteen Syrian
Photographers*

Bureau de la coordination des affaires humanitaires de l'ONU (OCHA)

Dix ans de guerre vus par seize photographes syriens

L'année 2021 marque une décennie tragique de guerre en Syrie. Le conflit a tué et blessé des centaines de milliers de civils et contraint plusieurs millions de personnes à fuir leurs foyers. Aujourd'hui, plus de 13 millions de Syriens déplacés à l'intérieur du pays ou réfugiés dans des pays voisins dépendent de l'aide humanitaire pour survivre.

Cette exposition réunit seize photographes syriens. Leurs images qu'ils ont eux-mêmes sélectionnées et leurs textes ouvrent une fenêtre sur la vie des Syriens durant ces dix années de guerre. Si elles mettent en lumière le coût dramatique du conflit, elles reflètent aussi la force de la population syrienne et ses espoirs pour un avenir en paix.

PHOTOGRAPHES

Mohamad Abazeed
Sameer Al-Doumy
Carole Alfarah
Anas Alkharboutli
Adeeb Alsayed
Ghaith Alsayed
Mohammed Badra
Aboud Hamam
Bassam Khabieh
Muzaffar Salman
Omar Sanadiki
Delil Souleiman
Omar Haj Kadour
Ali Haj Suleiman
Mohannad Zayat
Ashraf Zeinah

LIEU

ANCIENNE UNIVERSITÉ



United Nations Office for the Coordination of Humanitarian Affairs (OCHA)

Ten Years of Conflict as Seen by Sixteen Syrian Photographers

The date of 2021 marks a decade of war in Syria, a tragic conflict which has killed and wounded hundreds of thousands of civilians, and forced millions more to flee their homes. There are now more than 13 million Syrians, both internally displaced and refugees, having to survive on humanitarian aid.

The group exhibition by sixteen Syrian photographers features their own selection of photos and texts presenting the experience of the people of Syria over the decade, with images conveying the drama of the conflict, and others showing the strength of the people and their hopes for a future of peace.

PHOTOGRAPHERS

Mohamad Abazeed
Sameer Al-Doumy
Carole Alfarah
Anas Alkhamboutli
Adeeb Alsayed
Ghaith Alsayed
Mohammed Badra
Aboud Hamam
Bassam Khabieh
Muzaffar Salman
Omar Sanadiki
Delil Souleiman
Omar Haj Kadour
Ali Haj Suleiman
Mohannad Zayat
Ashraf Zeinah

VENUE

ANCIENNE UNIVERSITÉ



Le marionnettiste Walid Rashed joue un spectacle pour des enfants syriens au milieu des décombres de la ville.
Saraqib, mars 2019.

© Anas Alkharboutli / DPA pour UN OCHA

In the midst of the rubble, puppeteer Walid Rashed puts on a performance for the children.
Saraqib, March 2019.

© Anas Alkharboutli / DPA for UN OCHA



Un homme portant un enfant dans sa valise marche vers Hamourieh, où un couloir d'évacuation a été ouvert pour quitter la Ghouta orientale.

Beit Sawa, Ghouta orientale, mars 2018.
© Omar Sanadiki pour UN OCHA

A man carrying his child as he walks towards Hamourieh where an evacuation route leaving eastern Ghouta has been opened.

Beit Sawa, eastern Ghouta, March 2018.
© Omar Sanadiki for UN OCHA



Au milieu d'immeubles en ruine, des jeunes filles rompent le jeûne du ramadan lors d'un repas organisé par une ONG.

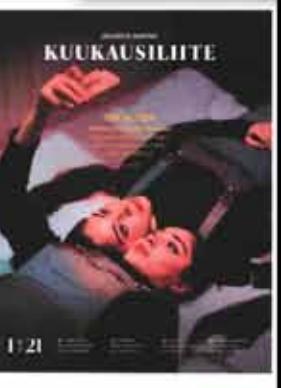
Douma, juin 2017.
© Bassam Khabieh / Reuters pour UN OCHA

In the midst of ruins, young girls are breaking the Ramadan fast with a meal organized by an NGO. Douma, June 2017.

© Bassam Khabieh / Reuters for UN OCHA

Presse Quotidienne Internationale

International Daily Press



Presse Quotidienne Internationale

International Daily Press

Cette année, **20 quotidiens internationaux** participent au Visa d'or de la presse quotidienne et pour la dixième année consécutive, la **communauté urbaine Perpignan Méditerranée Métropole** offre un prix de 8 000 euros au lauréat du Visa d'or.

This year, **20 international daily newspapers** are participating in the Visa d'or Daily Press Award and for the tenth time, the **Perpignan Méditerranée Métropole Urban Community** will fund the prize of €8,000 for the Visa d'or Daily Press award winner.

ALGEMEEN DAGBLAD - Pays-Bas/Netherlands

Photographer - **Arie Kievit**
Coronavirus

BERLINGSKE - Danemark/Denmark

Photographer - **Asger Ladefoged**
The Uprising in Belarus

DE MORGEN - Belgique/Belgium

Photographer - **Olivier Papegnies**
Conflict in Nagorno-Karabakh

DELO - Slovénie/Slovenia

Photographer - **Matjaz Krivic**
Where do elephants go to die?

DNEVNIK - Slovénie/Slovenia

Photographer - **Bojan Velikonja**
Earthquakes in villages in Croatia

EL MÓN TERRASSA - Espagne/Spain

Photographer - **Cristobal Castro**
La mort au temps du Covid

EL PERIÓDICO DE CATALUNYA - Espagne/Spain

Photographer - **Jose Luis Roca**
Le bidonville de Cañada Real, Madrid

EXPRESSEN - Suède/Sweden

Photographer - **Niclas Hammarström**
Inside the Pandemic

GAZETA WYBORCZA - Pologne/Poland

Photographer - **Maciek Jazwiecki**
Protests: near-total ban on abortion

HELSINGIN SANOMAT - Finlande/Finland

Photographer - **Mikko Suutarinen**
TikTok World

LA CROIX - France

Photographer - **Charles Thiefaine**
L'Irak après Daech

LA VOIX DU NORD - France

Photographer - **Philippe Pauchet**
Des migrants tentent la traversée de la Manche

LE MONDE - France

Photographer - **Florence Goupli**
Au Pérou, des femmes portent plainte contre la politique de stérilisations forcées des années 90.

LE PARISIEN - France

Photographer - **Olivier Corsan**
Lutte des arboriculteurs franciliens contre le gel

LES ÉCHOS - France

Photographer - **Florence Brochoire**
Dans les coulisses de l'entrepôt Ocado-Monoprix

LIBÉRATION - France

Photographer - **Chloé Sharrock**
Le cimetière des enfants perdus du califat

NEUE ZÜRCHER ZEITUNG - Suisse/Switzerland

Photographer - **Johanna-Maria Fritz**
Return to normal in Raqqa, Syria

POLITIKEN - Danemark/Denmark

Photographer - **Jacob Ehrbahn**
Fire Destroys Moria Camp

THE GLOBE AND MAIL - Canada

Photographer - **Wu Hao**
China Special Section

THE GUARDIAN - Grande-Bretagne/Great Britain

Photographer - **Christopher Thomond**
Inside the Pandemic in England